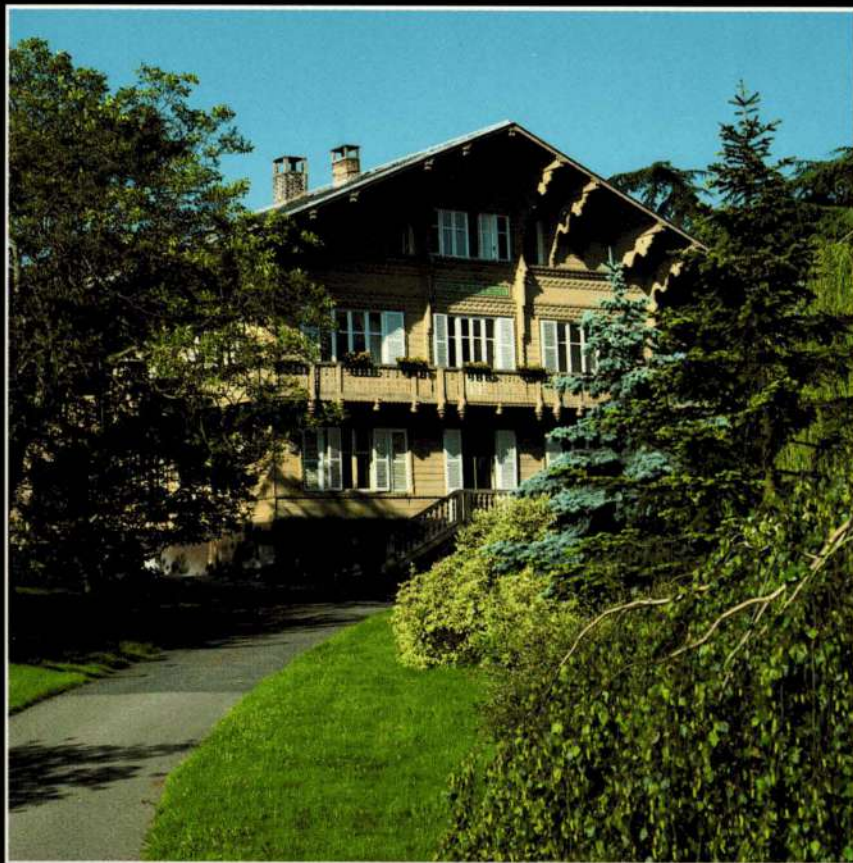


UNE VILLE À L'ORÉE DU BOIS

CLAMART

HAUTS-DE-SEINE



IMAGES
DU PATRIMOINE

CLAMART

Une ville à l'orée du bois

HAUTS-DE-SEINE

Textes

Laurence de Finance

Photographies

Jean-Bernard Vialles

Maquette et cartographie

Pascal Pissot



Cet ouvrage a été réalisé par
la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France,
Service régional de l'Inventaire général
des Monuments et des Richesses artistiques de la France
sous la direction de Dominique Hervier,
Conservateur général du Patrimoine, conservateur régional

Il est édité dans le cadre d'une convention État-Commune de CLAMART

avec la participation de
Jacqueline Ayrault, Françoise Baron, Roselyne Bussière, Sophie Cueille et Pierre Curie

Coordination éditoriale
Nicole Blondel

Relecture
Bureau de la méthodologie, Sous-direction de l'Inventaire général et de la documentation du Patrimoine : Nicole Blondel, Monique
Chatenet, Pierre Curie, Aline Magnien et Bernard Toulhier

Relecture et corrections typographiques : Brigitte Blanc, Natacha Deville

Typographie, photogravure, façonnage, impression : Lettering - Paris

Nous remercions particulièrement :

Aux Archives départementales : Mme Béatrice Hérold, directeur du service et M. Patrick Chamouard, conservateur territorial du Patrimoine, le service de la documentation du musée de l'Île-de-France, M. Jean-Pierre Foucher, député-maire de Clamart, Mme Catherine Reiss, directeur du service culturel de Clamart, M. Michel Husson adjoint au service culturel, Mme Isabelle Gourmelin, archiviste municipal, Mme Alcide Lance, présidente des *Amis de Clamart*, qui a mis à notre disposition sa très complète documentation historique, Mme Geneviève Bresc-Bautier, Mme Béatrice de Chancel-Bardelot et Mme Sophie Guillot de Suduiraut, conservateurs au département des sculptures du musée du Louvre, Mme Françoise Hamon, maître de conférences à l'Université de Paris IV, Soeur Thérèse au Carmel de l'Incarnation, Mme A. Kazémi-Girardot, documentaliste au musée des années 30 à Boulogne-Billancourt, Mme Aude Bodet, conseiller aux arts plastiques à la D.R.A.C. Île-de-France, Messieurs les curés des différentes paroisses, les nombreux Clamartois qui nous ont offert le meilleur accueil et tout particulièrement le général Pats.

Enquêtes d'inventaire topographique : Laurence de Finance et Catherine Boulmer

La documentation a été établie dans le cadre d'une convention État-Conseil général des Hauts-de-Seine.

Elle est consultable à la
Direction régionale des affaires culturelles
Centre régional de documentation du Patrimoine
Grand-Palais, porte C
avenue Franklin-D. Roosevelt
75008 Paris
01 42 99 44 30 ou 01 42 99 44 46
et
aux Archives départementales, 137, avenue Joliot-Curie, à Nanterre

© Inventaire général SPADEM
Édité par l'Association pour le patrimoine de l'Île-de-France
et la commune de Clamart

Couverture : *le chalet de la fondation Schneider,
dans le parc de la maison de retraite Sainte-Émilie*

CLAMART

Une ville à l'orée du bois



Vue depuis les hauteurs de Clamart évoquant la position privilégiée de la commune, construite en bordure de forêt, à proximité de la capitale. Toile de la salle du conseil à l'hôtel de ville de Clamart, réalisée vers 1930 par le peintre Antonin Bossu, domicilié dans cette ville. Collection municipale.

Le territoire de la commune a sensiblement la forme d'un croissant encerclant les 209 hectares de la forêt domaniale de Meudon, appelés bois de Clamart. Son profil étiré sur plus de 6 kilomètres du nord au sud, entre la ligne de chemin de fer Paris-Versailles et la route nationale 186, présente une largeur maximale de trois kilomètres, réduite au tiers aux endroits les plus resserrés. Sa superficie actuelle est de 879 hectares dont un quart environ est occupé par la forêt, ce qui l'inscrit au nombre des communes les plus verdoyantes du département des Hauts-de-Seine. Les cartes anciennes sur lesquelles sont indiqués bois, cultures, vignes et jardins d'agrément ont contribué à donner de Clamart une image bucolique contrastant avec certaines communes environnantes. Le bois de Clamart se termine à l'ouest par le célèbre *Tapis-Vert* de l'ancien domaine royal, qui constitue la limite occidentale de la commune en direction de Meudon. Les trois autres côtés de la ville jouxtent des voisines fortement urbanisées comme Issy-les-Moulineaux, Vanves et Malakoff au nord, Châtillon et Fontenay-aux-Roses à l'est, Le Plessis-Robinson et Châtenay-Malabry au sud.



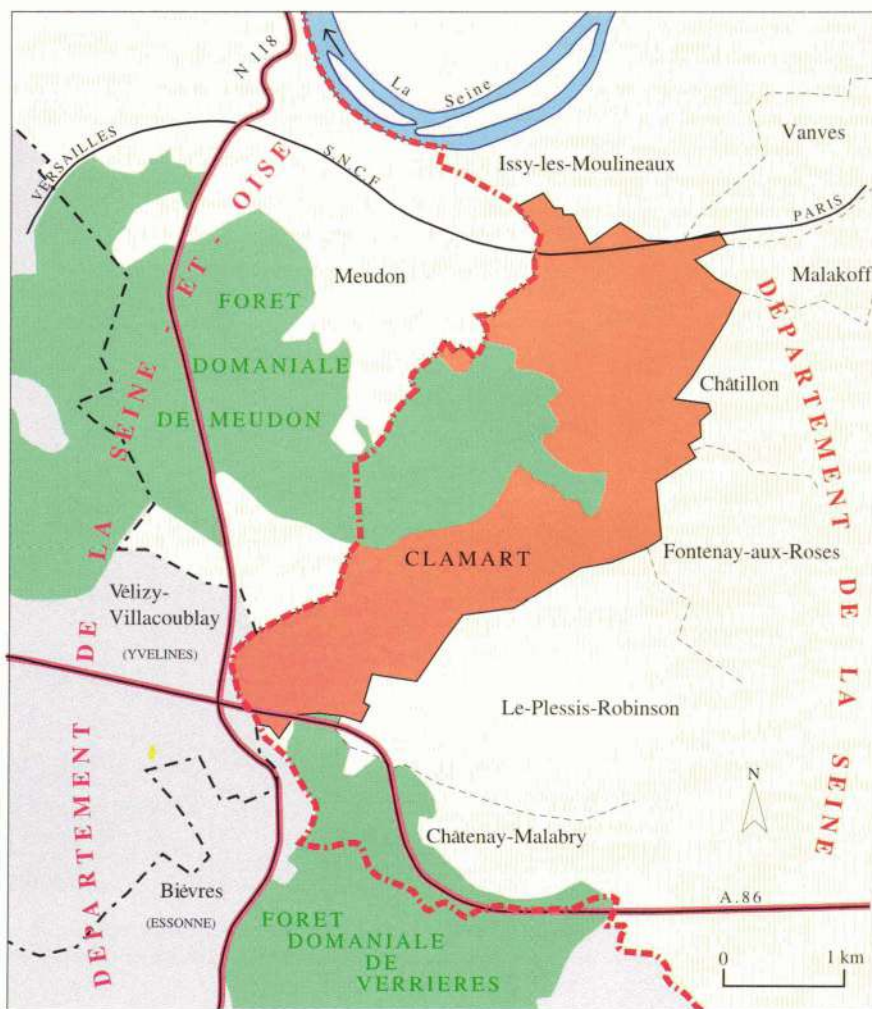
Le Tapis-Vert, dans le prolongement de la Grande Terrasse du Château de Meudon. Ce site inscrit est protégé de toute construction sur ses abords.

Son relief est inégal : le centre ancien, à l'orée du bois, est un vallon resserré, entre la colline du Moulin-de-Pierre et celle des Galvents, traversé par un ruisseau venant de la forêt. L'altitude s'élève progressivement au sud-ouest pour atteindre 173 mètres sur le plateau

s'étendant de Châtillon au Petit-Clamart, point culminant à l'ouest de l'ancien département de la Seine auquel appartenait Clamart, jusqu'en 1966. Ce dernier, appelé Petit-Bicêtre jusqu'en 1916, constitue la pointe sud-ouest de la commune, distante de quatre kilomètres du centre ville.

Le sous-sol, dont la couche superficielle essentiellement marneuse favorise la formation de nappes d'eau, est constitué, à l'image du bassin parisien, de craie, d'argile, de calcaire grossier et de gypse, de glaise verte et de sable de Fontainebleau. L'abondance d'étangs dans le bois de Meudon (ceux de Chalais, Villebon, Trivaux et la Garenne), l'existence d'une tranchée, dite "grand fossé" recueillant l'eau au nord de la cité Boigues, la présence d'un vaste plan d'eau situé derrière l'actuel presbytère et celle d'un ru traversant la commune du sud au nord, favorisèrent l'installation des habitants.

L'existence d'un groupe humain sur ce territoire à l'époque néolithique (entre 6000 et 3000 ans avant J.C.) est



- - - - - Limite des anciens départements de Seine et de Seine-et-Oise.
- - - - - Limites des Yvelines et de l'Essonne.
Hauts-de-Seine.
 © Copyright inventaire général, P.Pissot 1997

Clamart commune des Hauts-de-Seine. Carte, P. Pissot.

attestée par la découverte d'armes, d'outils de pierre polie et de plusieurs mégalithes dans le bois, dont celui connu sous le nom de Pierre-aux-Moines, encore conservé in situ.

Un cimetière gallo-romain mis au jour au coeur même du village, en 1840, lors du percement de la route de Chevreuse (et qui obligea à en modifier le tracé), témoigne de l'occupation du site au Ier siècle de notre ère.

Le village médiéval

La première mention écrite de Clamart est consignée dans le *Liber Testamentorum Sancti Martini de Campis*. Elle établit qu'en 1079, Hugues de Palaiseau fait don à l'abbaye parisienne de Saint-Martin-des-Champs d'une partie de l'église, de terres et de vignes situées à Clamart, don confirmé par une bulle du pape Urbain II le 14 juillet 1096. Les moines de Saint-Martin devenus seigneurs d'une partie de Clamart possèdent une maison attenante à l'église. Ils reçoivent jusqu'en 1621 des revenus sur les droits de justice, de four et de pressoir, et gardent jusqu'à la Révolution le droit de présentation à la cure.

A la fin du XIIIe siècle, le village est divisé entre quatre seigneuries distinctes dont les bornes de partage ne seront plantées qu'en 1586 : le fief de Saint-Martin, celui de Clamart appelé aussi fief Desprès, celui de Chef-de-Ville, et celui de l'Hôtel-Dieu.

Le village médiéval, blotti autour de son église qui n'était sans doute alors qu'une chapelle, brûla pendant la guerre de Cent ans. Il était entouré de terres labourables et de vignes situées en majorité au nord et à l'ouest.

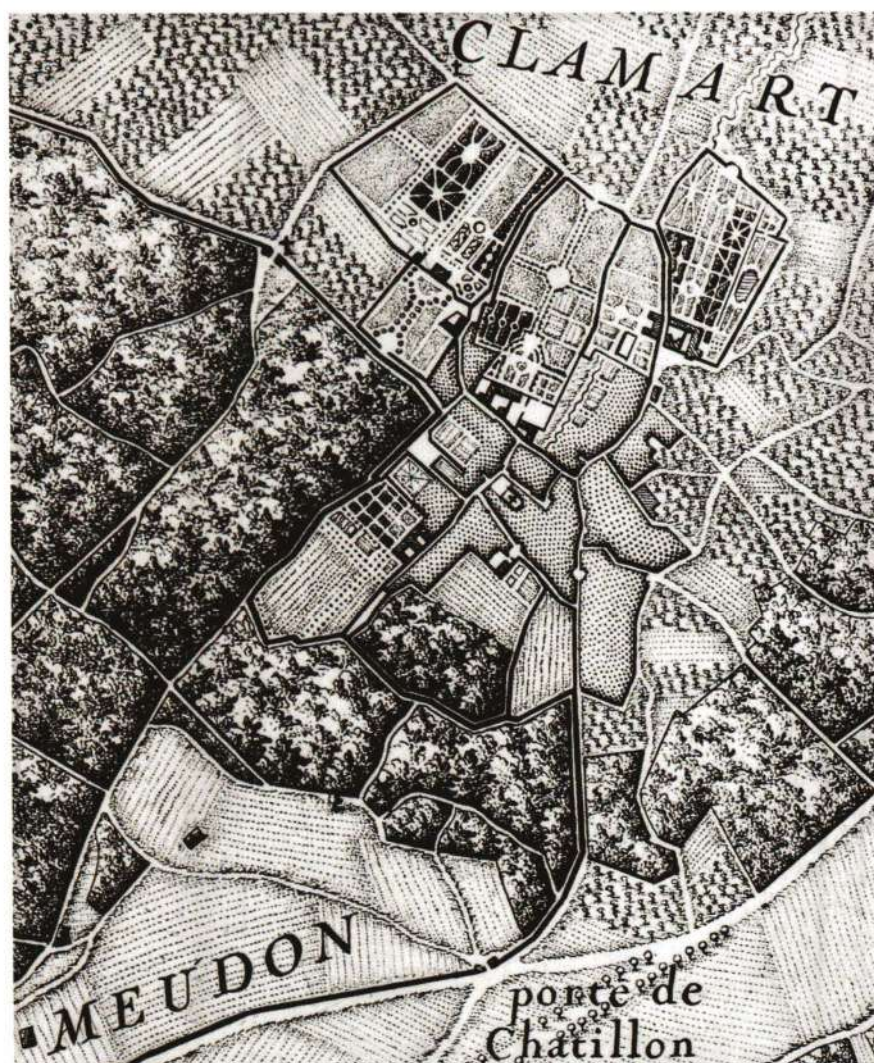
En 1317, Étienne Le Leux, seigneur de Clamart, donne aux habitants les terrains en friche appelés "Brières", correspondant à l'actuel "Jardin parisien" situé sur le Plateau, permettant ainsi à chacun de faire paître ses bêtes et de récolter du foin. En 1462, la paroisse compte une centaine de familles dont près de la moitié meurt principalement de la peste en 1467. La construction de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, au début du XVIe siècle, agrandie quinze ans après sa consécration, témoigne du regain de prospérité de la commune.



Le square du 18 juin 1940 et la place Maurice-Gunsbourg.

Un territoire sous influence royale aux XVIIe et XVIIIe siècles

En 1657, Jean de Cuigy, conseiller de Louis XIII, vend ses seigneuries de Saint-Martin et de l'Hôtel-Dieu à Abel Servien, surintendant des finances de Louis XIV et baron de Meudon. L'année suivante, Servien achète aux héritiers de Robert II Desprès le fief de Clamart et réunit l'ensemble au domaine de



Carte de l'abbé Jean Delagrive (1689-1757), "de Meudon à Ablon" détail de la feuille IV, vers 1740. Archives nationales.

Meudon, ainsi que les moulins de la Pierre-aux-Moines et de Chalais. Il fait ensuite élever un mur d'enceinte autour du bois de Clamart, depuis les hauteurs de la rue de Bièvres où était la porte de Châtillon, jusqu'à l'actuelle place du Garde, emplacement de la porte de la croix de Fleury appelée plus tard porte de Clamart. Un pan de ce mur est encore visible cité Boigues. Seul le fief Chef-de-Ville restait indépendant de Meudon. En 1679, le surintendant Louvois achète au fils de Servien la seigneurie de Meudon et devient à son tour seigneur de Clamart. On lui doit entre autres la prolongation du mur d'enceinte au nord jusqu'à la limite de Meudon, où s'ouvrait la porte de Fleury, et au sud jusqu'à l'extrémité du bois, où était située la porte de Trivaux. Les habitants, privés de la jouissance de la forêt, perdent alors aussi les friches, dites Brières, devenues propriété du seigneur de Meudon, qui leur avaient été accordées depuis plus de trois siècles. Ces quatre portes percées dans le mur d'enceinte, aujourd'hui détruites, sont connues par des gravures du XIXe siècle ou des cartes postales des environs de 1900.



La Porte de Fleury, une des quatre portes donnant accès au bois. Dessin de Louis-Albert-Guillain Bacler d'Albe (1761-1848), lithographie par Villain, vers 1820. B.N. département des Estampes.

En 1694, Louis XIV achète pour le Dauphin le domaine de Meudon. Différentes cartes établies au XVIIIe siècle, celle des *Parcs et jardins de Meudon et Chaville* (1723), celle de *Meudon à Ablon* par l'abbé Delagrive, (vers 1740) et l'*Atlas* de Trudaine (vers 1758) donnent une topographie relativement précise de Clamart. Elles révèlent que de grandes propriétés (dont l'une accueillit La Fontaine en août 1663), installées à proximité du parc royal de Meudon, entouraient le fief Chef-de-Ville. Celle du seigneur de Marsillac correspond sans doute à la maison dénaturée (18, rue Taboise), appelée par tradition mais sans fondement "pavillon Louvois".



Treuil de carrière, par Jean-Constant Pape (1865-1920), peintre résidant à Clamart. Tableau conservé à l'hôtel de ville de Clamart. Collection municipale.

Le domaine Chastelain (future cité Boigues) était alors très boisé, et l'ancien château, (aujourd'hui détruit), situé à l'emplacement de la cour Hévin, s'ouvrait sur des jardins réguliers mitoyens du domaine Micou d'Umons (où vint le poète Delille). Plus à l'est, une demeure et un vaste jardin (plus grand que l'actuel parc Maison Blanche), correspondent à la propriété acquise en 1673 par le directeur de la compagnie des Indes orientales, Vincent Chapivon. Sur le reste de la commune alternaient vignes et terres labourables tandis qu'une zone boisée occupait une importante superficie, à l'extrémité est du territoire. L'emplacement de la pépinière modèle, dirigée par le célèbre agronome Jacques-Joseph Filassier (1736-1806), qui connut un grand succès quoique temporaire, n'a pu être localisé avec précision. En 1774, le fief Chef-de-Ville est à son tour réuni au domaine de Meudon par Louis XVI.

Du village à la commune

Après avoir rédigé le cahier de leurs doléances, les Clamartois s'organisent en commune en 1791. Les premières assemblées municipales ont lieu chez un amidonnier, 14, rue de l'Église où, signe manifeste de changement, on procède à la suppression des



Le moulin-de-Pierre en 1848. Aquarelle de Jean-Jacques Champin (1796-1860). Sceaux, musée de l'Île-de-France.

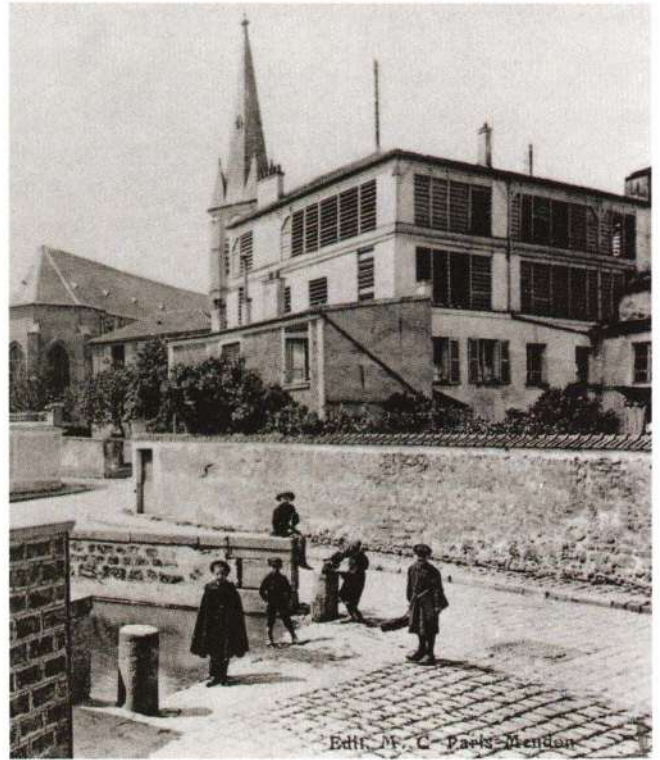
noms évoquant l'Ancien Régime : Clamart-sous-Meudon devient Clamart-le-Vignoble et la rue Chef-de-Ville, où Condorcet est reconnu à l'auberge de Louis Crespinet en 1794, devient la rue de la Patrie. C'est en 1791 également que le hameau de Fleury est rattaché, contre la volonté des Clamartois, à la commune de Meudon dont il fait toujours partie.

Le relevé du cadastre dit napoléonien, qui s'effectue à Clamart de 1804 à 1808 permet de connaître avec précision l'étendue des propriétés bâties et de suivre l'évolution de la topographie de la commune. Le village grandit peu dans la première moitié du XIXe siècle mais les surfaces bâties augmentent en bordure des rues et aux carrefours.

L'économie du village repose alors sur trois activités principales qui se développent durant tout le XIXe siècle.

Ses cultures maraîchères, notamment celle des petits pois, contribuèrent à la renommée de Clamart jusqu'à la guerre de 1914. Celle de la vigne, majoritaire sur les coteaux des Roissis, des Gratte-Chiens et des Matrets, couvrait trois cents arpents de terre en 1794. Elle déclinera au début du XXe siècle en raison de l'épidémie du phylloxéra. La présence de fermes et d'exploitations agricoles, telles la Vacherie Saint-Christophe rue de Bièvres ou la Laiterie Lefèvre rue Taboise, préserva longtemps le caractère rural de la commune.

La composition du sous-sol permet l'extraction de gypse aux Galvents et aux Grandes-Terres, ainsi que dans les plâtrières dites Châtellier ou de la Vallée-du-Bois. On trouvait aussi des sablières au lotissement Beauséjour et aux Galvents. Cette activité, commencée vers 1840, était florissante au milieu du XIXe siècle puisqu'elle occupait cent quatre-vingt-dix-neuf maîtres carriers en 1856, mais elle diminue progressivement : seuls trois carriers sont recensés en 1903. Un treuil de carrière à manège existait encore au milieu du XXe siècle, rue de Fleury.



Abreuvoir, lavoir et blanchisserie dans le centre historique à la fin du XIXe siècle. Carte postale, collection particulière.

La blanchisserie occupait en majorité les femmes des carriers. L'importance de cette activité, déjà signalée en 1844, est chiffrée en 1858 : le quart de la population recensée est concerné et l'on dénombre cinquante et une blanchisseries. Cette activité périclitera au début du XXe siècle : sur les vingt-deux fonctionnant encore en 1907, il n'en reste que treize en 1935 et une seule aujourd'hui (48, avenue Jean-Jaurès) dont l'activité s'est bien sûr modernisée. Les blanchisseries les plus importantes étaient groupées au coeur même du vieux village, à proximité des lavoirs dont le plus grand était situé au carrefour des rues du Trosy, la Fontaine et de Bièvres, à côté de l'abreuvoir municipal. La blanchisserie de la fondation Galliera et celle de la rue du Centre (qui a gardé son puits), reconnaissables aux volets de leurs séchoirs, sont conservées mais hors d'usage.



De gauche à droite: portraits de la duchesse de Galliera, de Pierre-Alphonse dit Jules Hunebelle, d'Adolphe et d'Émilie Schneider.

1840/1910 : le temps des grands travaux

Clamart, qui compte 1760 habitants en 1851, voit sa population doubler en vingt-cinq ans, puisqu'elle atteint 3640 habitants en 1876. Exception faite des travaux d'assainissement réalisés en 1833 dans le quartier de l'église et au début de l'actuelle avenue Jean-Jaurès (ouverte en 1843), le développement urbanistique de Clamart ne commence réellement qu'en 1840. C'est à cette date que sont lotis l'ancien fief Chef-de-Ville et la propriété Chastelain, que la mairie s'installe dans l'ancien château Barral et que débutent les travaux du chemin de fer avec la pose de la première pierre du viaduc du Val en 1838. La ligne ferroviaire reliant Paris à Versailles est ouverte à l'exploitation en 1840, date de la construction de la première gare de Clamart, élevée au nord-est de la commune sur l'ancienne propriété Montholon. Son implantation permet le développement économique de la commune et entraîne un essor immobilier sans précédent.



Cours Condorcet, ancienne Institution Duchesne construite sur des caves médiévales voûtées. 12, rue de l'Église

La comparaison du cadastre de 1839 avec le plan de 1896 et les cartes du début du XXe siècle témoigne de la transformation du vieux village et de la progression de l'urbanisation de la commune. Le déplacement du cimetière, situé jusqu'en 1789 à l'angle nord-ouest de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, avait déjà modifié la place où domine la façade de l'église, dégagée vers 1880 par la destruction de la ferme Corby, donnant à la place Ferrari ses proportions actuelles. De vastes terrains privés sont lotis en centre ville, telle la Cité Lesnier en 1860 dont le nom évoque l'ancien propriétaire foncier. Aux maisons du village, construites sur un parcellaire

laniéré, alignées en bordure de rues, répondent des maisons de villégiature, élevées en retrait et même volontiers en milieu de parcelle, aux abords du bois et dans l'îlot triangulaire bordé par les actuelles rues Gambetta, du Moulin-de-Pierre, d'Estienne-d'Orves et l'avenue Jean-Jaurès. Mais en 1896, les constructions sont encore distantes les unes des autres, séparées d'espaces non bâtis.

Sous les maires Denis Gogue (1831-1854) et Jules Hunebelle (1856-1900), Clamart est un grand chantier où l'on procède d'abord à des travaux de voirie, d'égouts, d'assainissement, puis à l'alignement de nombreuses rues, à la numérotation des maisons et à l'agrandissement de la mairie. La population double à nouveau en vingt-cinq ans : elle passe de 3640 habitants en 1876, à 7391 en 1901. Pour répondre aux besoins de l'explosion démographique, la commune viabilise d'anciens sentiers permettant une meilleure circulation et conduisant au développement de quartiers entiers sur la colline du Moulin-de-Pierre. Elle s'équipe en groupes scolaires, en confiant à Jacques-Paul Lequeux la construction des *écoles de la Mairie* (1878, agrandies en 1883) au cœur du quartier ancien, et à l'architecte communal Jean-Baptiste Rastoueix celle des *nouvelles écoles* (1908) rue Jules-Ferry, à proximité de la gare.

La guerre de 1870 laissa son empreinte sur le territoire et notamment la "bataille de Châtillon" qui détruisit une partie de l'église paroissiale, la quasi totalité du moulin reconstruit au lieu-dit les Rochers avec les pierres du moulin de Bel-Ébat, et endommagea des constructions privées. Les Clamartois ruinés, réfugiés à Paris, trouvent à leur retour un village dévasté qu'ils s'attacheront à reconstruire.

Portées par le grand courant tant social qu'hygiéniste de la fin du XIXe siècle, et motivées par des élans charitables, les familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie parisiennes créent d'importantes fondations sur le territoire de la commune. La duchesse de Galliera consacre une partie de sa fortune à la construction de l'hospice situé à proximité de l'église, et à celle d'une maison de retraite et d'un orphelinat à Meudon (une partie de ce dernier est d'ailleurs construite sur la commune de Clamart). On doit au notaire parisien, Adolphe Schneider, l'ouverture d'une garderie et celle d'un autre hospice en 1890, agrandi par l'ingénieur du chemin de fer Jules Hunebelle, lequel apporta d'innombrables améliorations à la commune durant son mandat municipal.

Dans le même temps, des immeubles se construisent le long du grand axe qu'empruntent les tramways pour relier le quartier de la gare au centre ancien

CLAMART



SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE DE CLAMART

GRAND PARC DE LA MAISON BLANCHE

Ancienne propriété de la Duchesse de Galliera

A VENDRE A L'AMIABLE

PAR LOTS QUI SERONT MODIFIÉS AU GRÉ DES ACQUÉREURS

70,000 Mètres de Terrain à bâtir

Postes, Télégraphe, Téléphone et Marché bien approvisionné à proximité de cette Propriété

Sa Situation est à 5 minutes de la gare de Clamart.

25 Départs par jour pour Paris et vice versa — Trajet en 15 Minutes

Tramways de Clamart à St Germain des Prés

ENTRÉE EN JOUISSANCE IMMÉDIATE — GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT.

S'adresser : 1^{er} à M^r GUESPIN, Administrateur en liquidation, 1, Rue de Cassin à la Folie de la Roche Chiffrenelle
2nd à M^r GUÉRIN, Géomètre à Clamart, 2, Rue de Paris

Imprimerie CHAIX (Edouard Chérol) 10, Rue de la Harpe, 10, Paris

Projet de lotissement du parc de Maison Blanche en 1895, réalisé en 1900. Les promoteurs Georges Huguet (entrepreneur de Travaux publics à Boulogne), Martial Grandchamp et Louis Dupont donnèrent leur nom aux trois rues principales du lotissement, les rues transversales de Dormelles, de l'Île-Bouchard et de Chamberet correspondant à leur commune de naissance respective. Affiche immobilière signée H. Dorfinant, B.N., département des Estampes.



Crèche fondée en 1880 par Adolphe Schneider, augmentée en 1898 d'une garderie, dont la reconstruction en 1908 a été financée par la famille de maître Renaudin, notaire, donateur et fondateur à Sceaux. (actuelle avenue Jean-Jaurès). Les lignes montantes et descendantes divergent au carrefour dit "la fourche", où un immeuble à pan coupé, servant de point de repère aux voyageurs, est élevé en 1895. Les quartiers situés à l'est de la commune, entre les actuelles avenues Victor-Hugo, Marguerite-Renaudin et la rue des Roissis, ne commencent à être habités qu'après 1910 quand se développe le quartier de la gare.

La commune restée jusqu'alors agricole s'industrialise



Une des trois chapelles orthodoxes russes de Clamart. Cette chapelle privée, élevée en 1923 aux frais du prince Grégoire Troubetskoï, serait la première construite en France par des émigrés russes.

peu à peu. Au Petit-Clamart, alors pratiquement inhabité, s'installent des briqueteries. Celle des Lilas, créée en 1896, occupe 7 hectares où travaillent une vingtaine de personnes ; celle de la Queue-de-Pie qui compte quatre fours fonctionnera jusqu'en 1939. A partir de 1907 commence le lotissement pavillonnaire du Jardin parisien, situé à l'emplacement des anciennes "Brières", composé d'une succession de rues parallèles à l'axe du *Tapis-Vert*, coupées en leur milieu par la rue du Parc. Ce lotissement, destiné à une clientèle moins aisée que celle des quartiers du centre, attire principalement des ouvriers de la capitale, heureux de pouvoir cultiver leurs propres jardins potagers. Après 1910, leur exemple sera suivi par d'autres Parisiens cherchant à se loger sur les hauteurs à la suite des grandes inondations.

1920-1960 : lotissements et cités, une réponse à l'explosion démographique

Face à l'explosion démographique de l'Entre-deux-guerres, qui fait passer le nombre des Clamartois de 15 916 en 1921, à 31 047 dix ans plus tard, l'encadrement paroissial de la commune a peu évolué. Les Clamartois catholiques des quartiers nord se réunissent au début du siècle dans une ancienne cidrerie aménagée en chapelle. Les protestants ont leur propre lieu de culte de même que les orthodoxes russes, qui sont particulièrement nombreux à se regrouper à Clamart, où la famille Troubetskoï possédait une résidence. L'œuvre catholique "des nouvelles paroisses de la banlieue parisienne", créée



Décor mural inspiré des contes de Charles Perrault, peint par A.N. Nimier en 1944 dans le préau couvert de l'école maternelle Gathelot, construite par J.-B. Rastoueix. 7, rue Gathelot.



Allégorie du vin au pignon de la brasserie de l'hôtel de ville dont la façade a été modifiée par Louis Vernayre en 1938. Place Maurice-Gunsbourg.

en 1931 par le cardinal Verdier, archevêque de Paris, permet de financer de nouveaux équipements religieux en vue d'une meilleure évangélisation. L'Église tente d'ouvrir une paroisse pour 10.000 habitants et d'en limiter l'étendue à un cercle d'un kilomètre de rayon. Deux Chantiers du Cardinal s'ouvrent sur la commune : le dix-huitième près de la gare, l'autre qui correspond au trente-neuvième, au Petit-Clamart. Si l'église Saint-Joseph répond à une véritable attente, l'église du Petit-Clamart, pour sa part, ne deviendra le centre d'un quartier habité, que vingt ans plus tard.

Les constructions civiles des années 30 sont disséminées sur le territoire de la commune. Il s'agit, ici, de l'aménagement d'un jardin public (square Maison Blanche à partir de 1921) et de la construction d'écoles (l'une dans le même quartier en 1930, l'autre au lieu-dit les Rochers en 1927), là, de maisons individuelles situées dans le secteur du Moulin-de-Pierre ou encore d'immeubles, localisés aux alentours de la gare. La modernité affecte aussi le coeur de l'ancien village : on y détruit les habitations de la cour Saint-Claude en 1934 et l'année suivante celles de la cour Saint-Pierre (dont il reste le puits, 2, rue du Centre) ; l'architecte Louis Vernayre élève plusieurs immeubles (dont celui du 1, avenue René-Samuel où il s'installera) et modifie l'ancienne façade de la brasserie de la place Maurice-Gunsbourg.

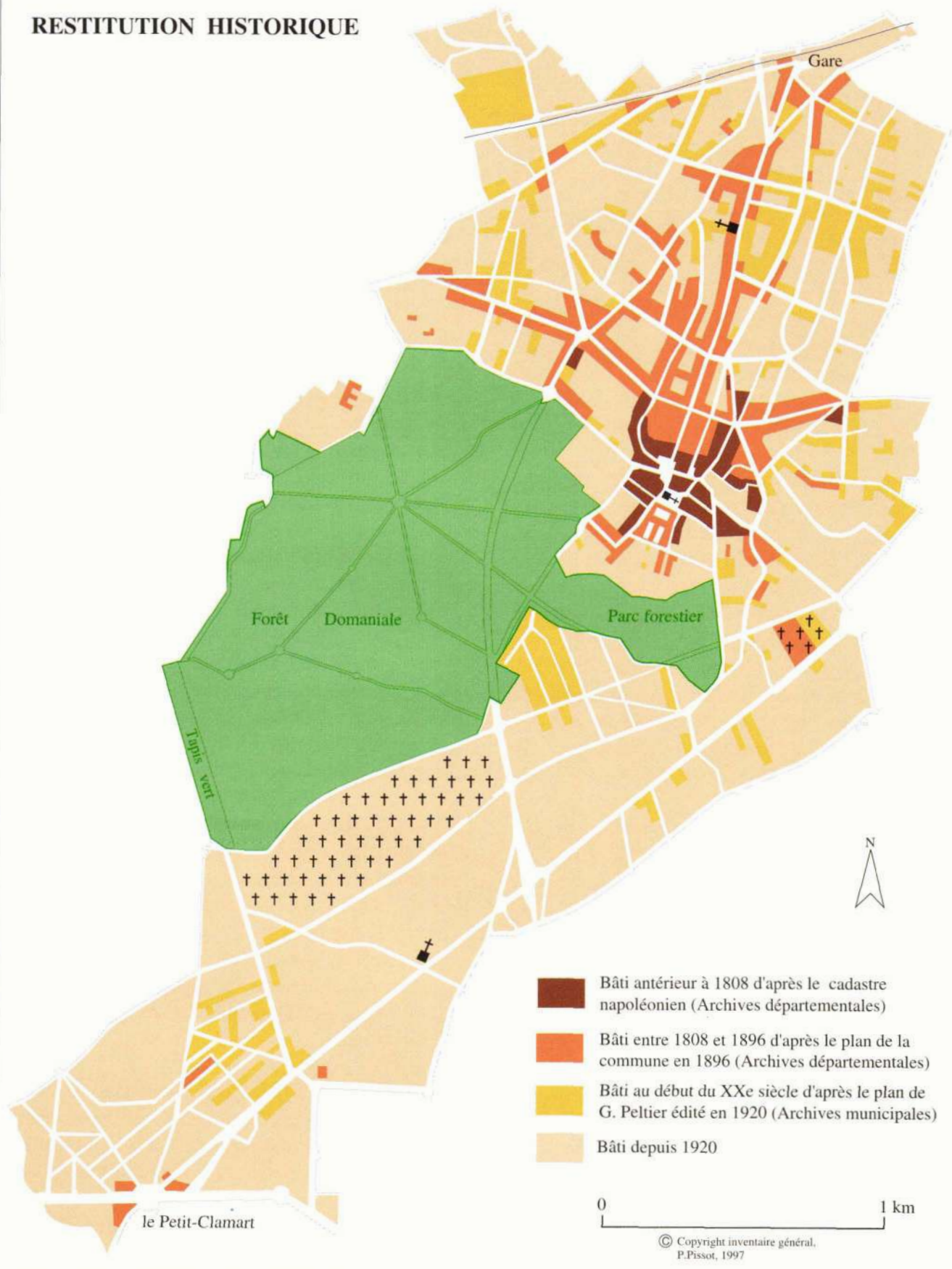
Durant les années 1950, l'explosion démographique nécessite la construction de nouveaux équipements urbains qui s'élèvent au centre de la ville, au carrefour de grands axes : dispensaire municipal (1950), théâtre de verdure à l'orée du bois, kiosque à musique dans le square Maison Blanche (1947), stade Hunebelle (1955), agrandissement (1958) de l'hospice Sainte-Émilie fondé par Adolphe Schneider.

Le Plateau comprend plusieurs secteurs à l'ouest du Jardin parisien dont les constructions se succèdent à partir de 1927, date d'autorisation de l'ouverture du lotissement du quartier du Petit-Clamart proprement dit, situé à l'extrémité ouest de la commune. L'ensemble constitue une sorte de ville nouvelle avant la lettre, avec ses écoles (construites en 1922 et 1956), une église (celle élevée en 1933 par les Chantiers du Cardinal, sous le vocable de saint François de Sales), un gymnase (1964) et un centre commercial. La création de l'office municipal d'H.L.M. en 1947 permet d'homogénéiser et de suivre les différentes étapes de la construction. Le quartier de la Plaine occupe un vaste trapèze de 34 hectares entre l'hôpital Béclère et le Pavé-Blanc, l'avenue du Général-de-Gaulle et la Porte de Trivaux. Il est divisé en cinq secteurs dont la construction de chacun est placée sous l'autorité d'un architecte, travaillant simultanément dans une autre zone sans en être le responsable. Le coordinateur de l'opération, commencée en 1954 et achevée en 1964, est l'architecte Robert Auzelle. Le récent quartier de Trivaux-la-Garenne comprend trente-deux immeubles élevés entre 1964 et 1968, tandis que la cité Bourgogne n'en comporte que huit, construits en 1958. Enfin le quartier 3 F, est constitué de onze bâtiments en bordure de Meudon.

La zone industrielle qui couvre 17 hectares sur le Plateau est installée essentiellement au sud de l'avenue du Général-de-Gaulle. Elle regroupe des entreprises dont la production principale liée jusqu'ici à la chaudronnerie, la tôlerie ou l'industrie alimentaire (boissons gazeuses et produits laitiers principalement) se tourne aujourd'hui volontiers vers l'imprimerie, la fabrication d'appareils de mesure de précision, et vers l'électronique.

De larges voies de communication rapide permettent désormais de relier Clamart aux communes voisines et à la capitale, mais la construction de certaines d'entre elles s'est faite au détriment de la forêt qui reste aujourd'hui l'un des atouts majeurs que la commune doit préserver pour les Clamartois d'aujourd'hui et de demain.

RESTITUTION HISTORIQUE

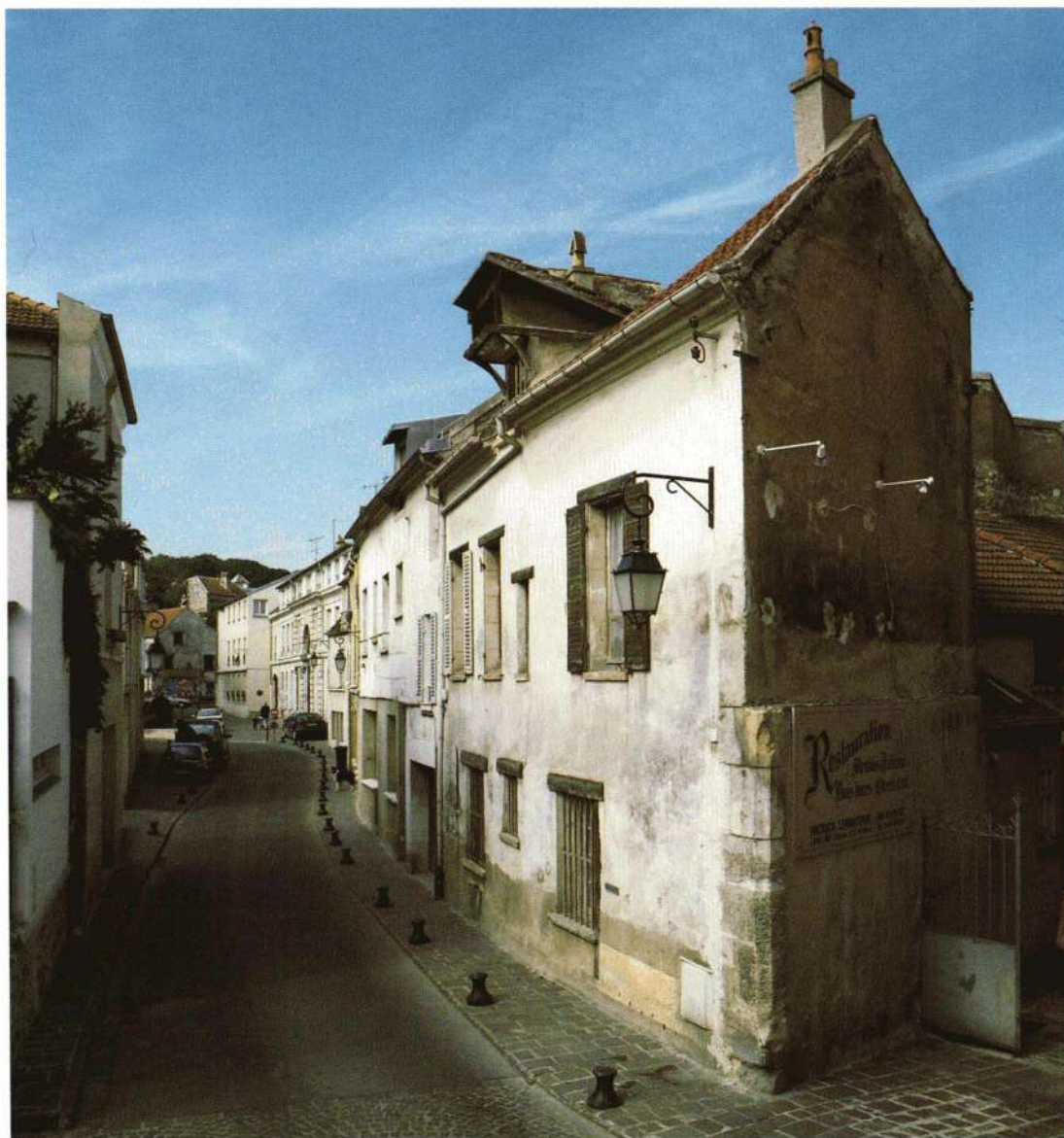
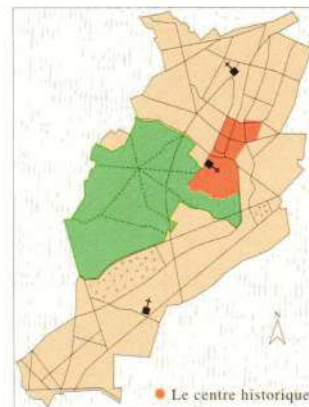


- Bâti antérieur à 1808 d'après le cadastre napoléonien (Archives départementales)
- Bâti entre 1808 et 1896 d'après le plan de la commune en 1896 (Archives départementales)
- Bâti au début du XXe siècle d'après le plan de G. Peltier édité en 1920 (Archives municipales)
- Bâti depuis 1920

© Copyright inventaire général, P. Pissot, 1997

LE CENTRE HISTORIQUE

Le nombre de maisons figurant sur le cadastre napoléonien, dressé à Clamart entre 1804 et 1808, et existant encore aujourd'hui, est bien faible en comparaison du bâti datant de la fin du XIXe siècle. Si quelques demeures à caractère seigneurial subsistent (18, rue Taboise, 9, rue Chef-de-Ville ou encore l'ancien château Barral devenu hôtel de ville), l'architecture vernaculaire alignée le long des rues du vieux village, fragilisée par son emplacement, par un emploi de matériaux peu solides ou par un désir de modernité, a souvent disparu. Elle subsiste essentiellement dans la boucle du vieux village et les rues qui rayonnent en direction du bois. Le patrimoine religieux, dont la richesse fut sans doute renforcée par la présence d'un milieu seigneurial continu et important, a malheureusement souffert des aléas de l'histoire qui entraînent de nombreuses disparitions. Les œuvres d'art sacré sont l'apanage des églises mais aussi des communautés religieuses qui furent très nombreuses à Clamart à prodiguer enseignement et soins infirmiers, avant de voir leur nombre diminuer et leur activité réduite principalement à celle de maison de retraite. Aujourd'hui, des œuvres de qualité, du XIVe au XXe siècle, sont conservées par les paroisses et plus rarement par les quelques établissements religieux encore existants.



La rue Chef-de-Ville, qui s'appela rue de la Patrie pendant la période révolutionnaire, forme avec la rue du Troisy une boucle ouverte au nord, dont le tracé suit la courbe de niveau du terrain. Le long de ces deux rues sont concentrés les principaux éléments conservés du bâti antérieur au cadastre napoléonien. On y voit des façades d'habitations alignées par le mur goutterot gardant une corniche moulurée, des linteaux en bois et des allèges en pierre. La façade du n° 15 abrite une salle à poutres apparentes construite sur des caves voûtées. Plus rares sont les maisons à pignon sur rue, comme celle de la boulangerie de la Vierge, rue du Troisy, qui fait aujourd'hui figure d'exception. C'est dans la rue Chef-de-Ville que fut reconnu et arrêté Condorcet en 1794.



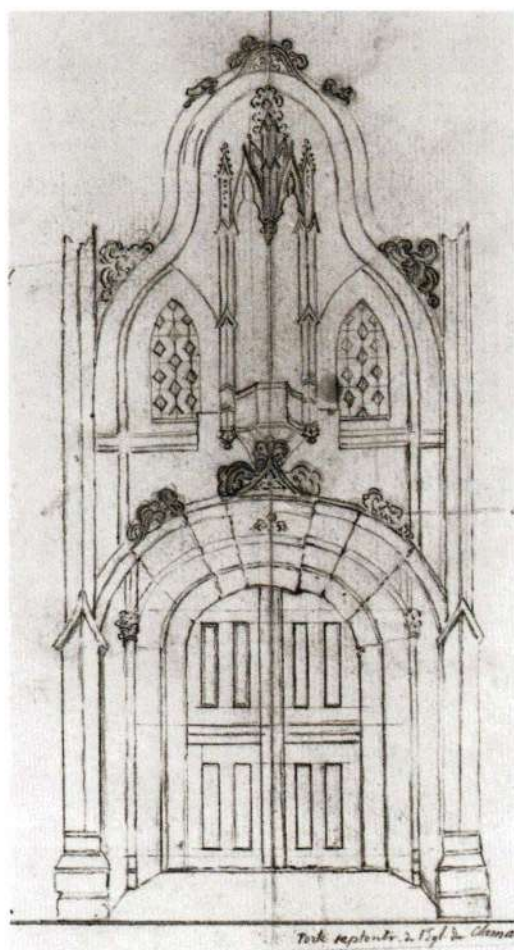
LE CENTRE HISTORIQUE

L'église paroissiale Saint-Pierre-Saint-Paul

Le soubassement du clocher serait le seul vestige d'un édifice du XIIIe siècle. L'église, construite au début du XVIe siècle fut dédiée en 1508 par Matthieu d'Artigaloupe, évêque de Pamiers puis béni, après agrandissements, en 1523 par François de Poncher, évêque de Paris. Au milieu du XIXe siècle, comme le montre une lithographie anonyme de l'époque, le clocher était couvert d'un toit de tuiles à quatre pentes, un auvent abritait le portail nord et la maison des moines de Saint-Martin-des-Champs était appuyée contre le bas-côté sud. Aux réparations du chœur en 1715 succédèrent d'importants remaniements dans toute l'église à la suite de la guerre de 1870 ainsi que des agrandissements au milieu du XXe siècle : construction d'un transept débordant, d'une sacristie et d'une chapelle des catéchismes au chevet. (I.S.M.H.).



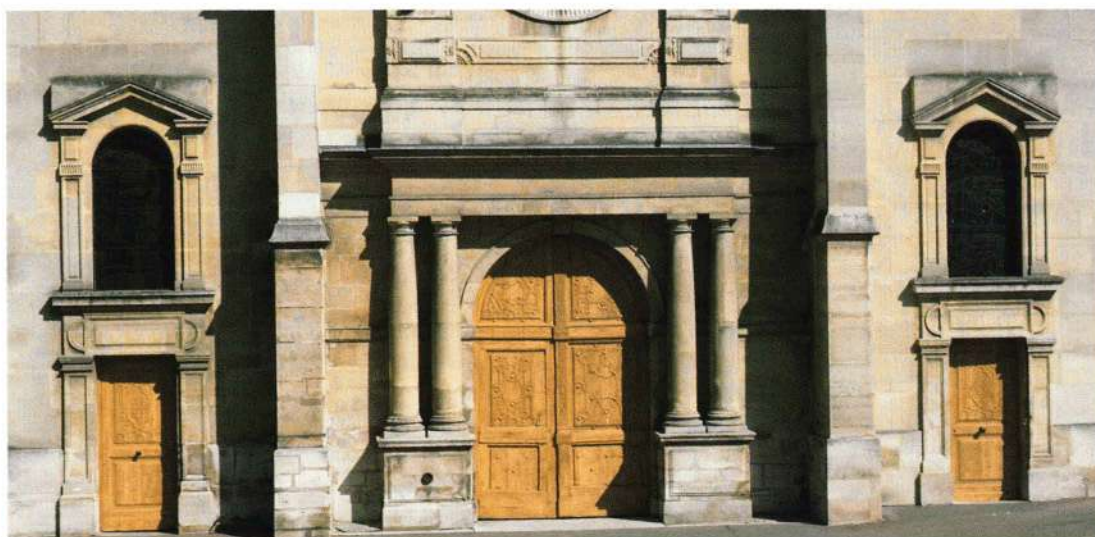
L'église Saint-Pierre-Saint-Paul



Le portail nord

Le dessin à la plume de A. Bonnardot daté de 1843, montre une porte surmontée d'un arc en anse de panier moins accusé que celui du portail actuel, restauré en 1870. En revanche le décor des piédroits, l'arc en doucines affrontées qui forment gâble à la partie supérieure, et le décor végétal appartiennent à un style influencé par l'art flamand, dont on connaît des exemples en Île-de-France dans le premier quart du XVI^e siècle. (I.S.M.H.)

L'ancienne statue de la Vierge, confiée en 1794 à la demande de Charles-Régis de Valfons aux carmélites, et aujourd'hui conservée au Carmel de Créteil, fut remplacée en 1821 par une copie récemment déposée. La statue actuelle est l'oeuvre du sculpteur clamartois Jacques Barbe.



La façade occidentale, percée de deux entrées latérales en 1875, offre une composition de la fin du XVI^e siècle, inhabituelle en Île-de-France. Elle se signale par la monumentalité et la sévérité d'un portique d'ordre toscan à colonnes géminées. Elle garde en outre des vantaux de bois ornés d'élégantes arabesques.

LE CENTRE HISTORIQUE

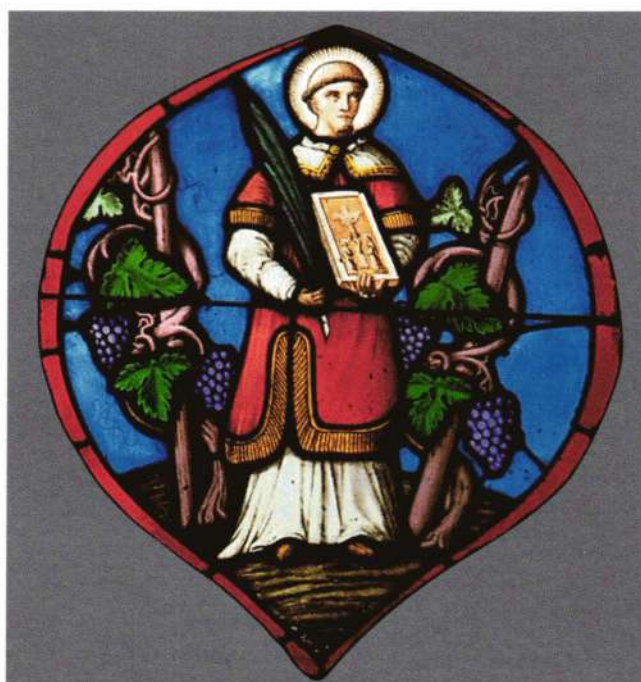
Les sept travées de la nef se terminaient au XVI^e siècle par un chevet plat détruit pendant la guerre de 1870. L'abside à cinq pans, construite en 1875 par Jacques-Paul Lequeux, est garnie de vitraux signés des peintres verriers parisiens Grégoire Tiercelin et M.P. Queynoux. Les quelques chapiteaux du XVI^e siècle conservés ont servi de modèle au restaurateur des piliers de la nef en 1875. Leurs bandeaux de feuillage et de rinceaux de vigne, sont peuplés de croix de dédicace ou d'écus armoriés effacés, tenus ici par des anges là par des lions. La présence de pampres évoque une activité majeure des Clamartois au XVI^e siècle mais fait surtout allusion au Christ désigné comme un cep de vigne dont la chrétienté forme les sarments.



Verrière de saint Vincent

La confrérie des vignerons existe à Clamart depuis 1712. Son saint patron, peint vers 1880 dans un style néo-Renaissance, est encadré de deux ceps de vigne, selon un schéma iconographique qui remonte au XVII^e siècle. Le diacre tient à la main la palme des martyrs mais le grill évoquant son supplice a été remplacé de façon inhabituelle par un livre d'heures orné d'une Crucifixion.

A l'entrée, deux bénitiers de marbre reposent sur des consoles feuillagées du XVIII^e siècle.



L'église Saint-Pierre-Saint-Paul



a



b

Saint Pierre, saint Paul

Placées à l'origine de part et d'autre du maître-autel où elles encadraient un tableau de l'Adoration des Mages, les statues des saints patrons (a et b) ornent aujourd'hui le bras nord du transept. Le traitement et la retombée des plis, le rejet d'un pan de manteau sur l'épaule de saint Paul, la présence de détails vestimentaires réalistes (boutons de col et ceinture) sont autant d'indices qui permettent de dater ces œuvres de la seconde moitié du XVI^e siècle. Malgré une polychromie plus tardive et quelques restaurations, (notamment celle des mains), ces statues constituent un très intéressant témoignage de la sculpture sur bois, dont les Hauts-de-Seine gardent peu d'exemples si anciens.



c



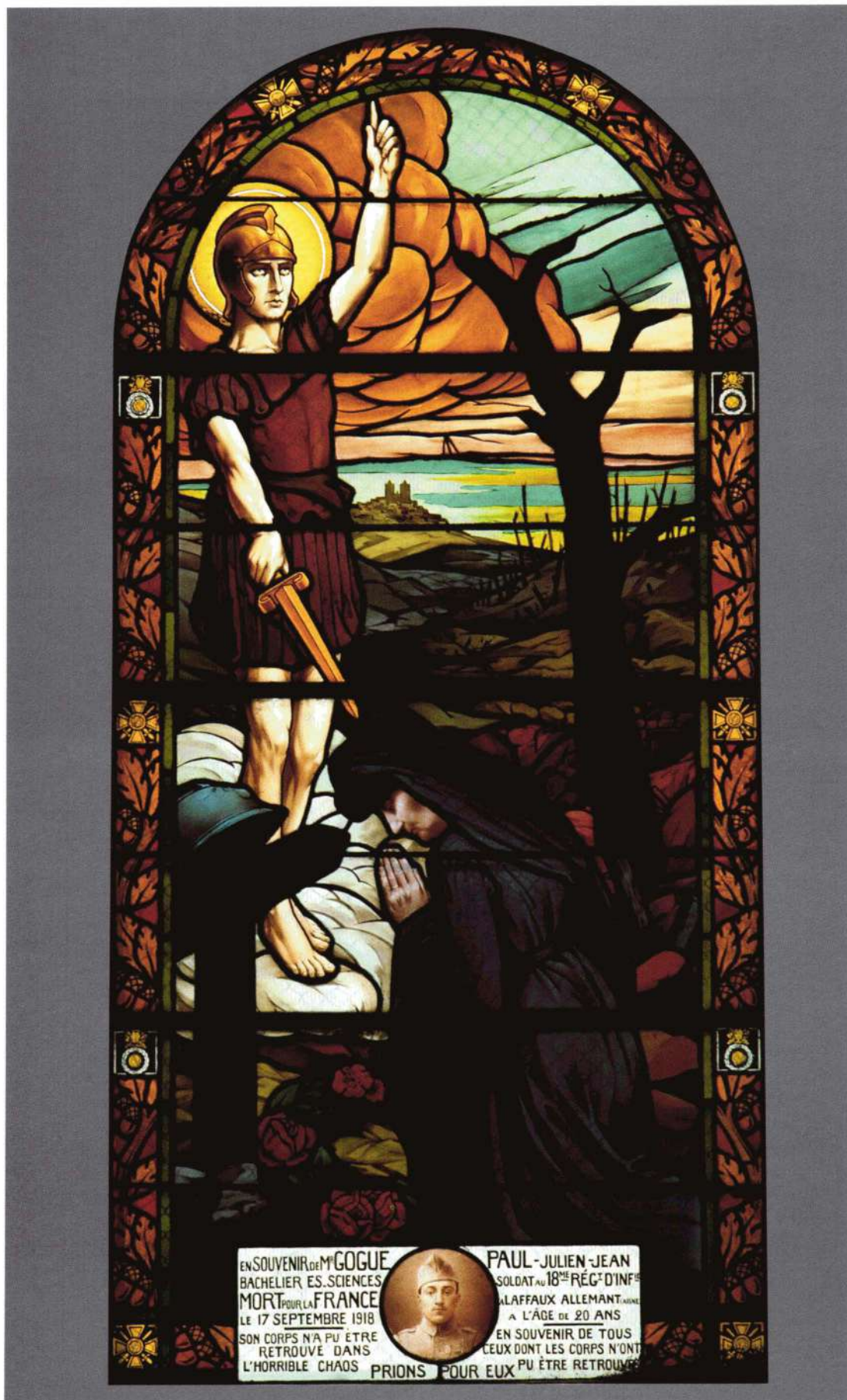
d

Dans les niches de la façade nouvellement restaurée ont été placées en 1875 les statues des saints protecteurs de l'édifice. On doit au ciseau du sculpteur Ernest Damé (1845-1920), élève de Francisque Duret, la statue de saint Pierre (c), et à Louis-Étienne Lefeuvre, élève d'Auguste Dumont, celle de saint Paul (d).

LE CENTRE HISTORIQUE

Verrière patriotique

La verrière réalisée en 1924 par le célèbre atelier Champigneulle, d'origine lorraine, perpétue la mémoire du soldat Paul Gogue mort pour la France en 1918. Ce vitrail, dans lequel se mêlent le narratif et le symbolique, constitue l'un des volets du diptyque commémoratif offert à l'église par la famille Gogue. Au pied de saint Michel, reconnu par l'Église comme un des protecteurs de la France, figure la Patrie, mère courbée sous le poids de la douleur, devant la tombe du soldat mort au Chemin des Dames, non loin de la cathédrale de Laon dessinée en arrière-plan. Les traits du défunt sont immortalisés par un portrait photographique inscrit en médaillon. En bordure alternent croix de guerre et médailles militaires dans un rinceau de glands et feuilles de chêne, rappelant le mérite et la jeunesse du défunt dont le souvenir est ainsi éternisé.



L'église Saint-Pierre-Saint-Paul



Verrière de Saint Pierre et saint Paul

Le peintre verrier parisien Maurice Ernest Ingrand, célèbre sous le nom de Max Ingrand, fut responsable d'un des ateliers les plus productifs de France entre 1930 et 1960. Auteur notamment en Île-de-France des verrières de Sainte-Agnès de Maisons-Alfort (1935) et de celles de Saint-Pierre-de-Montmartre (1954), Max Ingrand réalise plusieurs compositions pour l'église de Clamart. Une verrière du bas-côté sud consacrée à la vigne témoigne de sa parfaite maîtrise de l'emploi du jaune d'argent (b), tandis qu'en 1964, il dessine pour la façade occidentale, des silhouettes déstructurées et élaborées à partir d'un réseau de lignes entrecroisées, représentant les saints protecteurs de l'édifice (a). Max Ingrand avait déjà réalisé en 1958 trois verrières mariales, pour la chapelle des catéchismes nouvellement construite contre le chevet.

a



b

LE CENTRE HISTORIQUE

Les vêtements liturgiques

L'usage de la chape en drap d'or est réservé aux processions et fêtes solennelles. Celle-ci (a et c), datant de la fin du XIXe siècle, est ornée sur le devant d'un élégant rinceau floral brodé, se continuant sur le chaperon où il forme un chapeau de triomphe autour des initiales christiques, auréolées de paillettes métalliques.



a

Sur cette chasuble en drap d'or des environs de 1900 (b et d), l'Agneau mystique, figure du Christ immolé, occupe le centre de la croix délimitée par un galon damassé et doré, orné de pampres. L'animal symbolique a été habilement réalisé en fils d'argent disposés en cannetille, complétés de plaques de métal pour la tête et les pattes. Il est auréolé de paillettes métalliques.



b



c



d

La croix du revers (b) est ornée d'un pampre, dont les grappes de raisins en relief sont faites d'éléments métalliques semi-sphériques.

L'église Saint-Pierre-Saint-Paul



a



b

L'orfèvrerie religieuse ayant été fondue dans la tourmente révolutionnaire, la paroisse ne garde pas d'oeuvres antérieures au XIXe siècle.

Les poinçons effacés de ce calice en argent (a), retenu pour la grande simplicité de ses formes et de son décor, n'ont pu être identifiés.

Travaillée en argent repoussé, la fausse-coupe de ce calice (b), est ornée des vertus théologiques. Sur le pied, trois médaillons présentent le Christ, le Calvaire et saint Pierre. L'œuvre porte le poinçon du célèbre orfèvre parisien Alexis Renaud et un poinçon de grosse garantie la datant entre 1819 et 1838.



c



d

Le motif de l'Agneau mystique et les angelots qui décorent le pied et le noeud de l'ostensoir à gloire rayonnante sont caractéristiques des années 1880 (c).

Ce ciboire (d), remarqué pour la richesse de son décor et son lien avec l'histoire locale, est orné de cabochons de verre ou de pierres semi-précieuses et d'émaux cloisonnés. Ces derniers représentent sur la coupe le Christ, la Vierge et des saints, sur le pied les symboles des évangélistes réunis en tétramorphe autour des armoiries de la paroisse et enfin des motifs floraux sur le couvercle. L'œuvre, qui porte le poinçon de l'orfèvre parisien Marie Thierry et la date de 1867, a été offerte par les auxiliaires du purgatoire, les soeurs de la Charité et plusieurs paroissiens dont les noms sont gravés sous le pied.

LE CENTRE HISTORIQUE

Transverbération de sainte Thérèse

En 1613, les célèbres graveurs anversois Adriaen Collaert (vers 1560-1618) et Cornelis Galle (1576-1650) publient une série de vingt-cinq estampes consacrées aux événements majeurs de la vie de sainte Thérèse d'Avila dont s'inspireront les artistes des siècles futurs. Dans la scène de la transverbération, immortalisée à Rome par Le Bernin en 1646, l'attitude d'abandon de la sainte, recevant la flèche enflammée envoyée par l'ange, est proche de celle de saint François d'Assise lors de la stigmatisation. Des recherches actuellement en cours devraient permettre de préciser l'attribution de cette œuvre à un artiste français de la seconde moitié du XVII^e siècle. Collection privée.



Œuvres des congrégations



La Vierge et l'Enfant

Lorsqu'elles s'installent à Clamart en 1920, après dix-neuf ans d'exil passés en Belgique, les moniales du Carmel parisien du faubourg Saint-Jacques agrandissent un édifice préexistant et font reconstruire leur chapelle en 1954 par André Billecocq. La très belle statue, en pierre, de la Vierge assise est dite "Notre-Dame-des-Champs", du nom du prieuré bénédictin où fut fondé le Carmel parisien en 1604. L'oeuvre, de belle qualité, s'insère dans la série des statues de la Vierge exécutées en Île-de-France durant le second quart du XIV^e siècle. La composition de l'ensemble est assez exceptionnelle : l'Enfant n'est pas sur les genoux de sa mère mais assis à son côté. Des repeints successifs ont quelque peu altéré l'oeuvre et modifié les traits des visages. Le sceptre est moderne. Collection carmélitaine. (L. F. et F. B.)

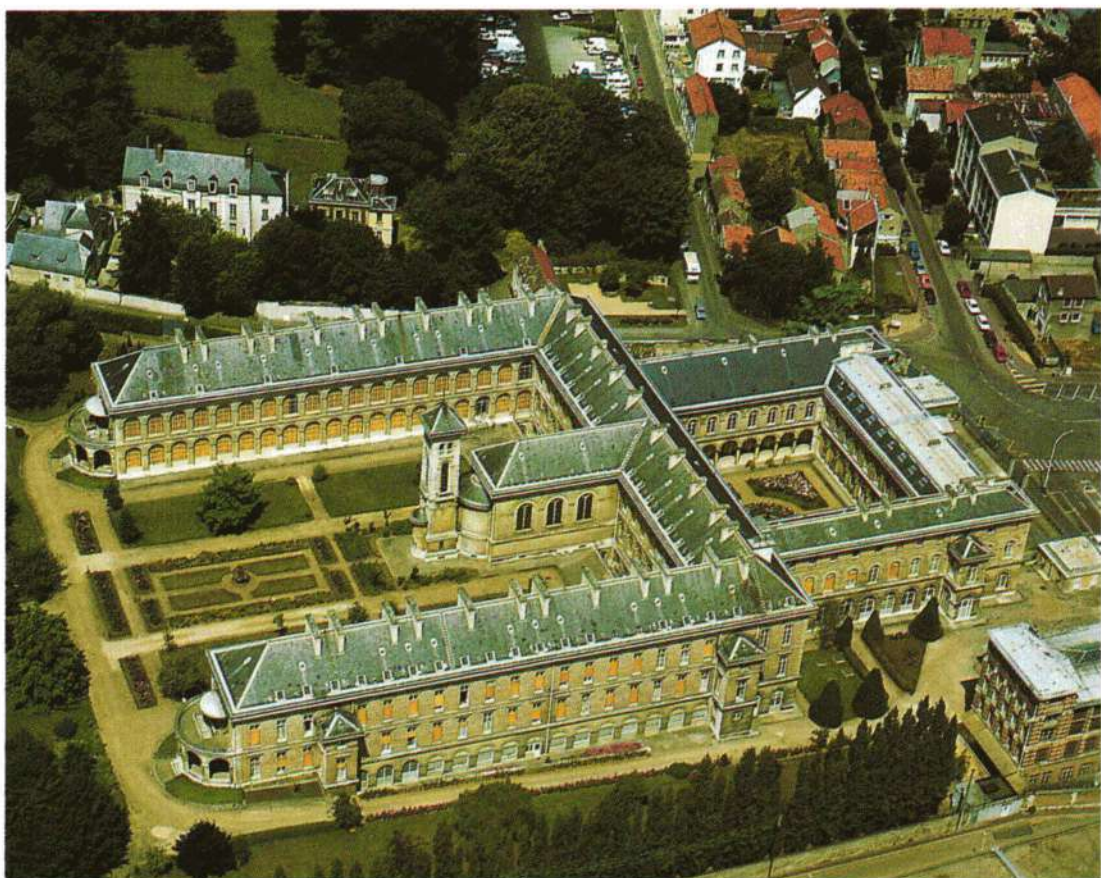
LE CENTRE HISTORIQUE

Fondation Brignole-Galliera I, place Ferrari

En 1878, Marie Brignole-Sales, marquise de Ferrari et duchesse de Galliera, crée une double fondation composée d'un orphelinat et d'une maison de retraite à Meudon, et d'un hospice à Clamart. La duchesse en confie la construction à son architecte favori Léon Ginain (1825-1898), grand prix de Rome en 1852, auteur du palais Galliera et de l'église Notre-Dame-des-Champs à Paris. L'hospice commencé en 1878 est inauguré le 30 août 1888. Il pouvait accueillir 124 vieillards des deux sexes, âgés de 60 ans minimum qui furent soignés jusqu'en 1964 par la congrégation vendéenne des soeurs de la Sagesse.

La disposition des bâtiments est celle des constructions hospitalières parisiennes du milieu du XIXe siècle. Ginain applique à Clamart le programme établi par Martin-Pierre Gauthier pour l'hôpital Lariboisière et celui d'Émile Gilbert et d'Arthur Diet pour l'Hôtel-Dieu. La façade principale toute en longueur, construite en pierre de taille, contrairement au reste des bâtiments présentant une alternance brique et pierre, est composée de onze travées similaires percées d'une ouverture en plein cintre. Elle est encadrée par deux ailes en retour d'équerre d'une travée chacune. Un modeste fronton abritant le nom de la fondation souligne l'emplacement de la travée centrale.

(partiellement I.S.M.H.)



La fondation Brignole-Galliera



Par une volonté de symétrie, l'architecte a disposé deux escaliers monumentaux, de part et d'autre de la travée centrale, qui prennent jour sur la cour carrée. A la demande des soeurs, un buste de la duchesse de Galliera, original ou réplique du marbre sculpté en 1853 par Auguste Dumont, a été placé en 1897 sur un monument élevé dans la travée centrale, à la mémoire de la bienfaitrice. Le même sculpteur, successeur de Pradier à l'école des Beaux-Arts, réalise en 1878 une statue de saint Philippe pour l'orphelinat de Meudon.

LE CENTRE HISTORIQUE

Le hall, désigné à l'origine sous le nom de salle des pas perdus, aux proportions grandioses, constitue une galerie de circulation aérée et bien éclairée. Les arcatures aveugles, répondant aux grandes baies vitrées de la façade, et les solives apparentes du plafond rythment l'espace monumental de la pièce.

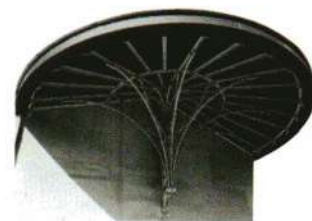


La cour carrée

L'élégance de ses proportions et la présence d'un portique dont les murs sont ornés de pilastres engagés répondant aux colonnes des arcades, évoquent les cours de la Renaissance italienne. Son centre est orné d'une fontaine de la fin du XIXe siècle, où trois putti tiennent une vasque surmontée d'un pot à feu. Il s'agit d'un modèle très répandu d'Antoine Durenne, réalisé dans la fonderie de Sommevoire (Haute-Marne).



La fondation Brignole-Galliera



La chapelle de la fondation, dédiée à saint François d'Assise, construite au centre des bâtiments, en constitue l'axe de symétrie. Son décor intérieur de mosaïque à fond d'or est une réminiscence du décor des églises de Ravenne. Les ailes des bâtiments réservées aux pensionnaires selon leur sexe donnent sur un vaste jardin et se terminent par une élégante avancée arrondie servant de terrasse et abritant un escalier.

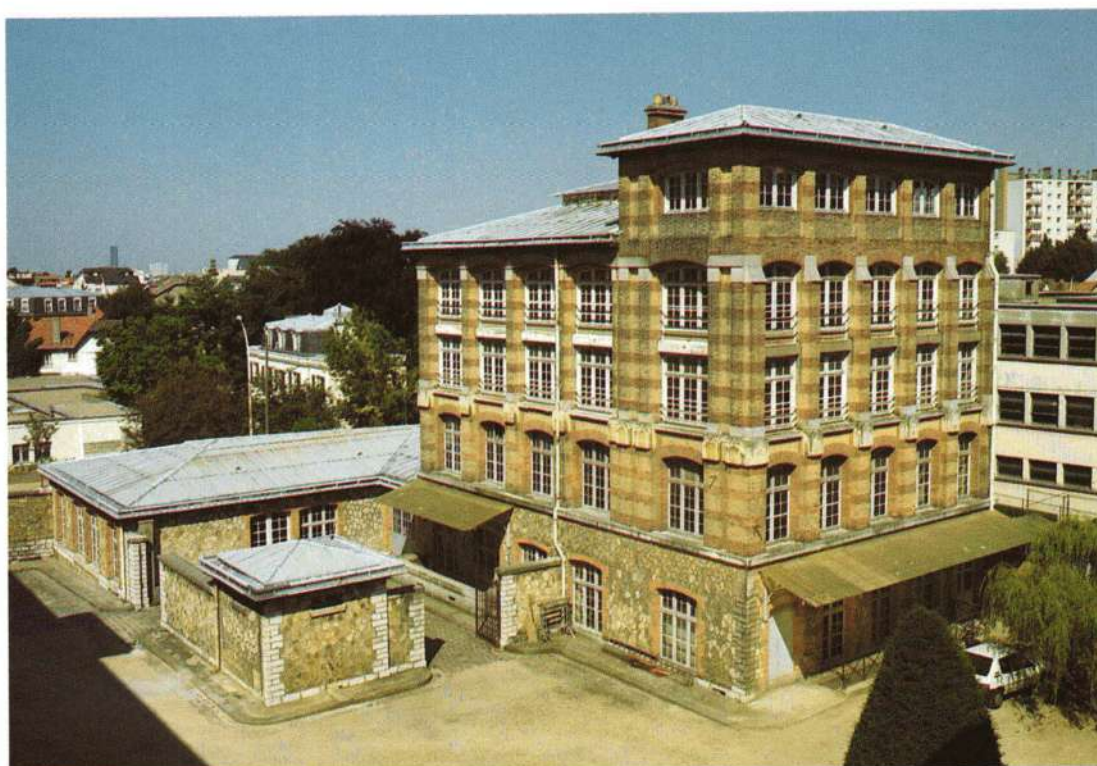


Le château d'eau
Il est habituel, à la fin du XIXe siècle, de dissimuler les édifices utilitaires. Aussi l'architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux Prosper Bobin (1844-1924), successeur de Ginain à la fondation Galliera, modifie-t-il l'aspect extérieur de ce château d'eau, indispensable au bon fonctionnement de la fondation. La lourdeur de la construction en ciment armé, est atténuée par un décor d'arcatures et de cabochons qui lui donne l'apparence d'une fabrique de jardin.

LE CENTRE HISTORIQUE

La buanderie

Conçue pour répondre aux besoins des fondations de Clamart et de Meudon, la buanderie pouvait traiter une tonne de linge sec par jour. Construit en brique et pierre par l'architecte Prosper Bobin, le bâtiment comprend un sous-sol surmonté de quatre niveaux, répondant chacun à une fonction bien précise : générateur, magasins et dépôt de combustible en sous-sol ; buanderie proprement dite et séchoir à air chaud (appelé séchoir artificiel) au rez-de-chaussée ; dépôt et tri du linge à blanchir à l'entresol ; salles de repassage au premier étage et séchoirs naturels à air froid dits "champs d'étendage couverts" aux deux derniers étages.



En raison de la variété des travaux effectués à chaque niveau, les matériaux de construction de la buanderie diffèrent d'un étage à l'autre : dallage de carreaux à surface striée, dits Corbassière, au rez-de-chaussée ; plancher hourdé en voûtains de brique au premier étage, mais plancher à claire-voie entre les séchoirs naturels. Contrairement à celles des niveaux inférieurs, les baies des deux derniers étages sont garnies de châssis fixes à lamelles métalliques mobiles pour permettre la circulation de l'air.



La fondation Brignole-Galliera



Charité de sainte Catherine de Sienna

La présence de la sainte dominicaine entourée d'enfants affamés, serait plus appropriée dans un orphelinat que dans un hospice : faut-il en déduire que ce tableau devait orner la fondation de Meudon ?

Georges Chicotot, peintre et docteur en médecine parisien, est l'auteur de ce tableau daté de 1888. Le sujet austère, accentué par le jeu des blancs et du camaïeu de bruns, évoque la détresse de l'enfance déshéritée de la fin du XIXe siècle. Cette oeuvre est antérieure aux tableaux réalistes, chargés d'une valeur documentaire, que peint Chicotot en 1904 et 1908, proches des compositions d'Henri Gervex (1852-1929), et qu'expose le musée parisien de l'Assistance publique. (L. F. et P. C.)

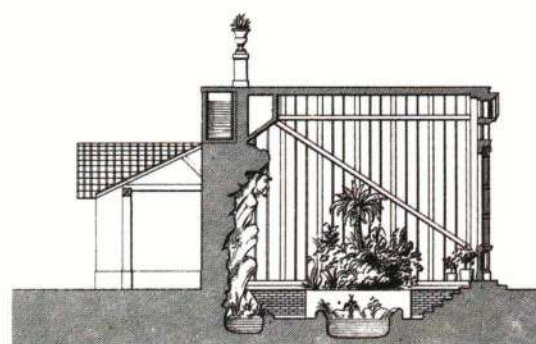
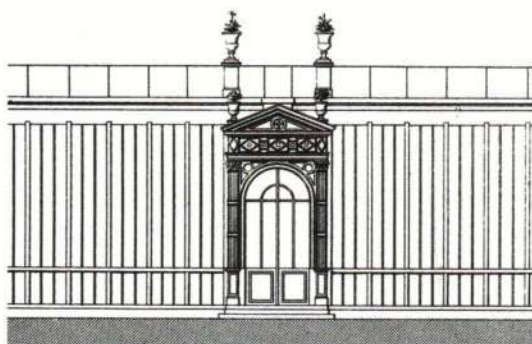
LE CENTRE HISTORIQUE

8, rue Georges-Huguet Maison de la duchesse de Galliera

Le percement de la rue Georges-Huguet en 1900 entraîna la démolition de la partie centrale de la demeure où s'était installée la duchesse de Galliera pour surveiller l'état d'avancement des travaux de ses fondations. Jusqu'en 1967 subsistait encore l'aile gauche du bâtiment occupée par un dispensaire tenu par des religieuses. De nos jours, il ne reste plus que l'aile droite, datant vraisemblablement des années 1830-1840, ornée de bossages à chanfreins, dont l'appartenance à l'ordre toscan a été modifiée par une surélévation d'un étage. Les anciennes écuries, donnant actuellement rue de Châtillon, sont peu reconnaissables depuis leur transformation en une petite entreprise commerciale.



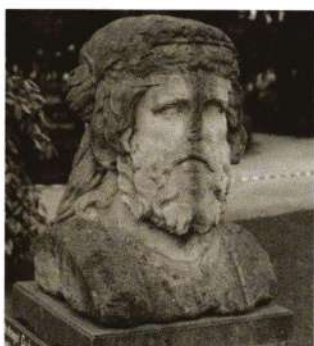
Le parc de Maison Blanche, pour son premier tracé, a dû être conçu dans les années 1830. On peut attribuer à cette période l'**orangerie** disparue, dessinée en 1839 par l'architecte Van Cleemputte et publiée dix ans plus tard par Normand l'aîné, dans un florilège des demeures nouvellement construites dans la capitale et ses environs. (S. C.)



La propriété de Maison Blanche



La conservation de plusieurs documents, dont une vue cavalière de 1895 (voir p. 9), permet de restituer le tracé général du jardin et l'emplacement des fabriques durant la seconde moitié du XIXe siècle. Face à la demeure, une vaste coulée verte s'étendait sur toute la profondeur de la propriété, animée par les deux axes majeurs de la composition : tout au fond **la grotte** (encore visible au 15, rue Martial-Grandchamp) qui servait de soubassement à un kiosque rustique et, au centre du parc, **la pièce d'eau animée d'un petit pont**, aujourd'hui dans le jardin public de la ville. L'ensemble est complété par un vaste potager où s'élevaient de nombreuses serres dont l'une réservée à la culture des ananas. Cette touche d'exotisme, à la mode dans les propriétés privées dès le milieu du XIXe siècle, témoigne de l'intérêt de ses propriétaires pour l'horticulture (S. C.)



Une paire de têtes géminées ornent actuellement le jardin public. Elles présentent d'un côté une tête féminine et de l'autre un visage masculin, barbu, à la coiffure ornée d'un pampre. Ces sculptures semblent appartenir aux premières décennies du XIXe siècle. Leur réutilisation rue de Paris à la fin du siècle dernier, en couronnement de piles d'un portail, correspondait sans doute à leur destination d'origine. On ignore cependant leur premier emplacement et leur commanditaire.

LE CENTRE HISTORIQUE

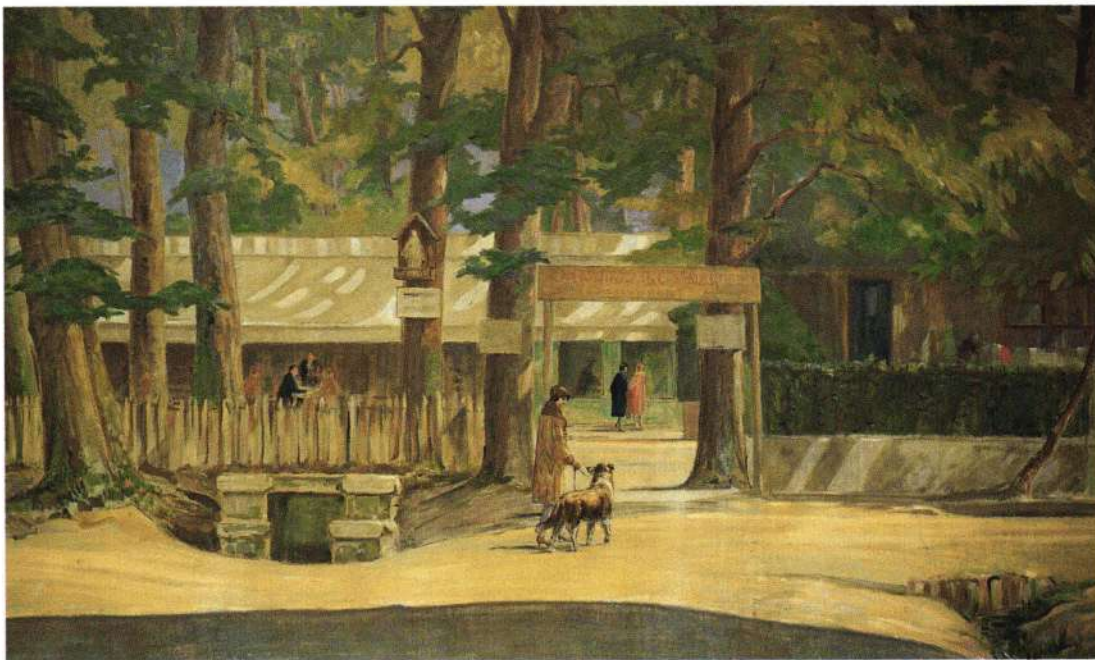
1, place Maurice-Gunsbourg le plan en L de l'hôtel de ville résulte d'acquisitions successives. Les premières réunions municipales se tinrent 14, rue de l'Église dans une maison conservée encore aujourd'hui. En 1842, l'achat par la municipalité de l'ancien château Barral permit de donner à la ville de Clamart une mairie digne de ce nom, que l'on agrandit en 1864 par l'acquisition de l'ancien colombier du grand fauconnier Guillaume Desprez. Cette tour du XV^e siècle, aménagée pour répondre à ses nouvelles fonctions par l'architecte départemental Claude Naissant, fut surélevée en 1878 par l'architecte Jacques-Paul Lequeux. L'agrandissement de la mairie se poursuivit par l'achat en 1894 d'une maison rue du Troisy que l'on décida de réunir en 1919 aux bâtiments précédents. Les cartes postales du début du siècle montrent l'état antérieur aux transformations apportées par les architectes communaux Jean-Baptiste Rastoueix et Fernand Tinlot, auteurs des trois travées intermédiaires assurant la liaison entre la maison nouvellement acquise et l'édifice antérieur. La réfection de la façade en 1923, la modification des ouvertures et de la forme du toit, ainsi que la suppression du campanile donnèrent à l'hôtel de ville son aspect actuel.



L'hôtel de ville



La salle du conseil installée au premier étage de l'ancien château Barral, surprend par ses dimensions imposantes. Cette longue pièce rectangulaire aux murs lambrissés et au plafond à caissons reçut en 1929-1930 un décor de peintures marouflées. A l'exception de l'une d'entre elles signée Antonin Bossu (voir p.3), elles sont l'oeuvre du peintre Eugène Cartier, domicilié à Clamart. L'artiste a mis l'accent sur le pittoresque des rues de la commune et a évoqué la fraîcheur des paysages environnants, comme la Fontaine-Sainte-Marie, lieu de promenade favori des Clamartois et des Parisiens. Depuis 1990, une verrière aux couleurs éclatantes apporte une certaine modernité à ce décor. Elle a été réalisée dans l'atelier clamartois du verrier Claire de Rougemont, d'après un carton du peintre Jean Bazaine, résidant à Clamart, intitulé "Arbre de la Liberté". (I.S.M.H.)



LE CENTRE HISTORIQUE

La salle des commissions reçut en 1897 un décor mis en place aux frais du maire Jules Hunebelle. Il se compose de plusieurs toiles italiennes baroques achetées par lui en salle des ventes à Clamart, mais dont on ne connaît pas la destination première. Le plafond reçut un sujet biblique, **Josué arrêtant le soleil à la bataille de Gabaon** (a), que M. Denis Lavalley a rapproché d'une esquisse de Luca Giordano (1634-1705) conservée à Milan. L'oeuvre (dont la restauration est à l'étude), remonte peut-être à la seconde moitié du XVIIe siècle et a été agrandie et complétée entre 1897 et 1900 par des compositions florales de Mathieu Battaïgia. (cl. M.H.)



a

Sous la corniche du plafond court **une frise allégorique** (b et c), peinte en grisaille, imitant celle que Maturino et Polidoro da Caravaggio (1492-1543) peignirent au palais Gaddi à Rome en 1526. (cl. M.H.)



b



c

La toute récente restauration de **l'enlèvement de Céphale par Aurore** (d) a permis de découvrir au dos de la toile la signature de Felice Torelli (1667-1748). Plusieurs compositions de cet artiste italien influencé par la peinture des Carrache et de Guido Reni ornent les musées et églises de Bologne. Le tableau de Clamart, l'un des chefs-d'oeuvre du peintre, représente la déesse Aurore enlevant Céphale pendant le sommeil de Thiton figuré dans l'angle gauche du tableau.

Une autre peinture italienne représentant Pan servi par les Muses est actuellement déposée pour restauration. (cl. M.H.)



d

L'hôtel de ville

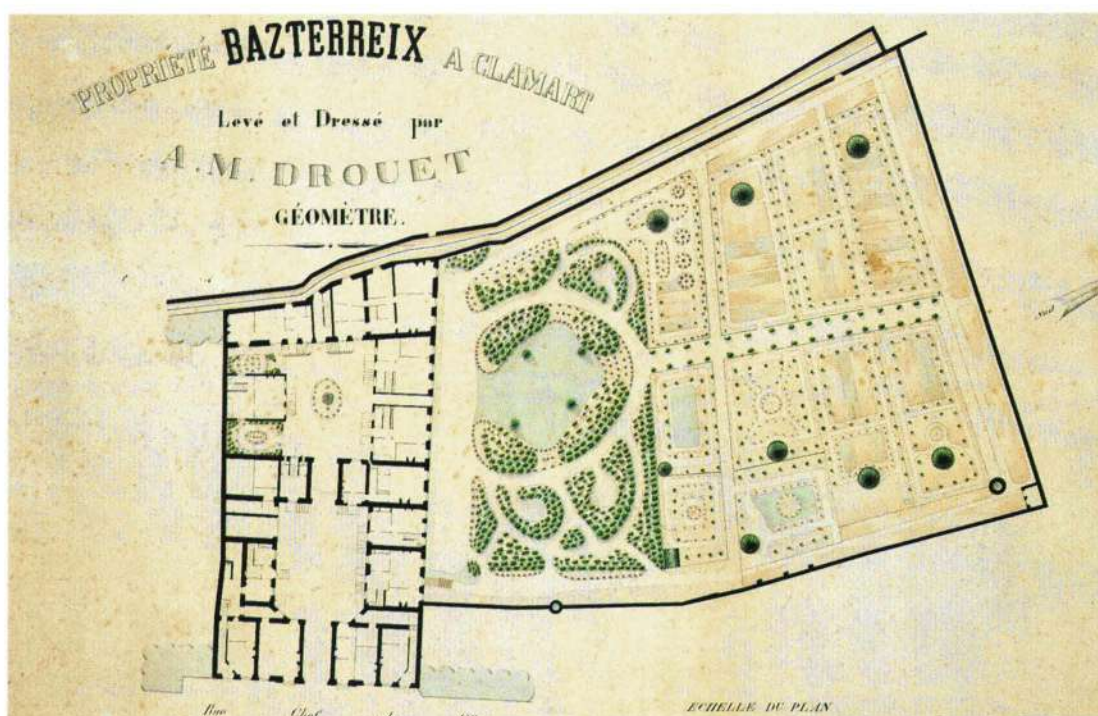


Les peintures de la **salle des mariages**, aménagée au premier étage de l'ancien colombier, ont été réalisées en 1950-1951 par Jacques Céria, dit Despierre (1912-1995) dans un style nettement inspiré par les peintres cubistes. Elles représentent les principales activités des Clamartois sous le regard de La Fontaine, Delille et Condorcet dont les bustes sont peints en trompe-l'oeil aux impostes. J. Despierre morcelle sa composition en une harmonie de volumes qu'il assemble tel un jeu de construction. Les attitudes variées des personnages, au regard insaisissable, sont traitées en une juxtaposition de facettes savamment organisée. (I.S.M.H.)

LE CENTRE HISTORIQUE

9, rue Chef-de-Ville

Cette imposante façade, à bossage continu pour l'avant-corps central à faible ressaut, est unique à Clamart. Il s'agit semble-t-il d'un hôtel à loyer propriété du fermier général du roi, Haran de Borda, qui l'acheta en 1757. La propriété "presque en ruines" en 1776 fut sans doute remaniée vers 1780. La façade actuelle, qui abrite deux escaliers latéraux en bois de la fin du XVIIIe siècle, partiellement conservés, témoigne d'ailleurs de restaurations successives. Dans la seconde moitié du XIXe siècle étaient installées, de part et d'autre de la porte cochère, une boutique de fruitier à gauche et une autre de nouveautés à droite auxquelles on accédait par une porte précédée de deux marches donnant sur la rue. Les appuis de fenêtres ont dû être modifiés aux environs de 1830. Vers 1950 les lucarnes du toit ont été remplacées par un attique.



Le plan du géomètre A. M. Drouet montre qu'en 1870 la propriété, qui comprenait deux puits, donnait au nord sur un vaste jardin mixte, ordonné pour moitié à l'anglaise et pour moitié à la française, qui fut en grande partie loti peu après 1950. Collection particulière.

L'habitat ancien



9, rue Chef-de-Ville

La comparaison des cadastres de 1808 et 1839 permet de dater la façade sur la rue Pierre-et-Marie-Curie du premier tiers du XIXe siècle. Les bâtiments se répartissent autour de deux cours intérieures pavées, aux dimensions harmonieuses. Les remises et anciens communs de l'hôtel ont sans doute été surélevés d'un étage au XIXe siècle, comme en témoignent la distribution intérieure et la présence de petits perrons identiques conduisant aux différents logements. On accédait au jardin par un escalier extérieur appuyé contre le bâtiment nord et par un passage au-delà de la première cour.



Les grilles de fonte moulée des vantaux de la porte cochère représentent deux putti agenouillés personnifiant les qualités majeures des portiers: à gauche la prudence, à droite la discrétion. Réalisés au XIXe siècle, ils sont inscrits en médaillon au centre de rinceaux et de volutes.

LE CENTRE HISTORIQUE

18, rue Taboise

L'escalier monumental du perron (a) évoque la grandeur de l'ancienne demeure, appelée par tradition orale "pavillon Louvois". Cette propriété, aujourd'hui bien transformée, semble correspondre à celle attribuée par les cartes anciennes aux seigneurs de Marsillac et de Charmont au début du XVIIIe siècle.

Dans la cour existent encore deux puits fermés offrant la particularité d'un accès à deux niveaux différents, sur cour et sur jardin (b).

Une copie de la statue antique du musée du Louvre (c), réplique d'une oeuvre de Praxitèle connue sous le nom de "Diane de Gabies", célèbre pour l'élégance de son geste, anime la façade de la maison construite à la fin du XIXe siècle sur la même propriété.

Le contrecœur de la cheminée du salon (d), frappé aux armes du Grand Dauphin, est semblable à ceux du château royal de Meudon dont deux exemplaires sont actuellement conservés au musée municipal d'art et d'histoire de cette ville. Les taques des ébrasements sont ornées d'une figure allégorique et de motifs rocaille à la mode du XVIIIe siècle.



a



b



c



d

Place Maurice-Gunsbourg



Vers 1930, la place centrale du vieux village est modifiée. L'architecte Louis Vernayre y élève plusieurs immeubles et en 1943 une fontaine est commandée au sculpteur Georges Thurotte (né en 1905), qui s'installe à Clamart. Cet élève de Jean-Antonin Injalbert (1845-1933), s'exprime aussi bien par la céramique que par la sculpture ou la gravure sur médailles. Comme d'autres sculpteurs de l'Entre-deux-guerres, il puise volontiers son inspiration auprès des légendes de la Grèce antique qu'il fait revivre sous des formes souples et épurées invitant au rêve et à la mélancolie. Cette sculpture monumentale, dont la forme rappelle les fûts de colonnes sculptés en 1934/1936 par Paul Landowski (1875-1961) à la Porte de Saint-Cloud, évoque dans un style néo-grec la vie à proximité de la forêt.

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER



Les 209 hectares du bois de Clamart, ancienne réserve royale de chasse, sont aujourd'hui gérés par l'État. Lieu de promenade favori des Clamartois et des Parisiens, il offre de belles futaies de chênes et de châtaigniers auxquels se mêlent en plus faible proportion des bouleaux et plus rarement le charme, l'orme, le frêne et aussi le merisier. Au sud, une vingtaine d'hectares réunis en parc forestier sont aménagés pour les sports de loisirs. Les opérations de déboisement, rares et ponctuelles, menées par la commune au cours des siècles furent liées à l'installation en 1790 d'un cimetière remplacé ensuite par le stade Hunebelle, et plus tard à la mise en place de voies de communication rapide.

Attirés par la verdure, les Parisiens découvrent Clamart où ils arrivent en chemin de fer dès 1840 et beaucoup s'y installent en bordure du bois vers 1860, puis sur la colline du Moulin-de-Pierre à partir de 1890 (celle des Garrements ne sera investie qu'après 1910). Les uns se font construire de simples maisons de campagne, en retrait par rapport à la voirie et si possible au centre d'une vaste parcelle cadastrale permettant un environnement végétal important, d'autres, soucieux de céder à la mode du temps, bâtissent des villas à l'italienne ou des demeures où se mêlent le pittoresque romantique et le rationalisme fonctionnel. Comme dans toute la France, se développe à Clamart le goût pour le régionalisme lié à l'idéalisation du monde rural. Il donne ainsi naissance à des édifices néo-basque (11, rue Pascal), néo-flamand (20, rue Martial-Grandchamp) ou néo-normand (45, rue du Moulin-de-Pierre).

Les sentiers qui sillonnent la forêt permettent d'en atteindre les principales curiosités : la Fontaine Sainte-Marie, la Pierre-aux-Moines et l'anémomètre installé en 1870 par le génie militaire remonté en 1996 au carrefour du même nom.

La forêt ne garde plus aujourd'hui qu'un seul mégalithe en grès de Fontainebleau, d'une hauteur totale de 2,20 m. (partie enterrée comprise), datant de l'époque néolithique et une dalle couchée partiellement enfouie. Anciennement désigné sous le nom de "Pierre de Chalais", cet orthostate, menhir ou élément de dolmen, a été baptisé depuis 1893 "Pierre-aux-Moines", du nom d'un carrefour forestier. La présence d'autres pierres, une dressée et plusieurs couchées, attestée par les archéologues du XIXe siècle et confirmée par les cartes postales des environs de 1900, évoque la possibilité de l'existence d'une allée mégalithique. Le second orthostate disparut lors des travaux routiers vers 1960. (cl. M.H.)



À l'orée du bois



a



b



c

Place du Garde. Le monument aux Forestiers de France (a), commandé au sculpteur Gilbert Privat par la Fédération nationale des préposés des Eaux et Forêts, fut inauguré le 11 novembre 1924. L'auteur reprend à Clamart la composition de son premier monument aux morts, réalisé deux ans plus tôt pour la commune de Lignières (Cher), où l'ancien combattant avait été hospitalisé en 1915. Cependant Gilbert Privat enrichit sa composition initiale de la présence d'une petite fille et d'un décor symbolique plus élaboré : aux rameaux d'olivier et de laurier, symboles de paix et de gloire, il joint une branche de chêne coupée, évoquant l'immortalité promise aux défunts. Une dédicace aux morts des guerres plus récentes a été ajoutée par la suite.

Construite place du Garde, en 1877, à l'emplacement de l'ancienne Porte de Fleury, **la maison du garde forestier de Clamart** est une des sept maisons forestières conservées dans les Hauts-de-Seine (b).

28, rue du Président-Roosevelt (c et d)

De la propriété de plus d'un hectare, acquise par la famille Micou d'Umons vraisemblablement au début du XIXe siècle, il ne reste que le bâtiment d'époque Directoire habité un mois par an, de 1802 à 1813, par l'abbé et poète Jacques Delille (1738-1813). L'originalité de l'édifice réside dans le plan hexagonal du second étage du pavillon central et dans la présence d'impostes et de garde-corps ornés de flèches rayonnantes ou entrecroisées. Sur la façade principale, deux renommées ailées sculptées en bas-relief couronnent de laurier le nom du poète, traducteur de Virgile et auteur de "L'art des jardins". (I.S.M.H.)



d

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

81, avenue Adolphe-Schneider Maison de retraite Sainte-Émilie

A la mort de sa femme Émilie Nast survenue en 1863, et pour répondre à sa demande, le notaire parisien Adolphe Schneider lègue à la ville en 1874 sa maison de campagne (a) entourée d'un terrain de plus de trois hectares.

La maison, de type chalet, construite sur les hauteurs pour Émilie Schneider, souffrant d'insuffisance pulmonaire, fut transformée en un hospice inauguré en 1890. Le donateur reçut alors de nombreux soutiens dont celui de la famille Renaudin, de Sceaux.

A son tour, le maire Jules Hunebelle fit construire en 1899, un hôpital sur le même terrain (b), afin d'accroître le nombre des pensionnaires. A côté de ces deux bâtiments désaffectés, un nouvel hospice a été construit pour répondre aux besoins actuels.

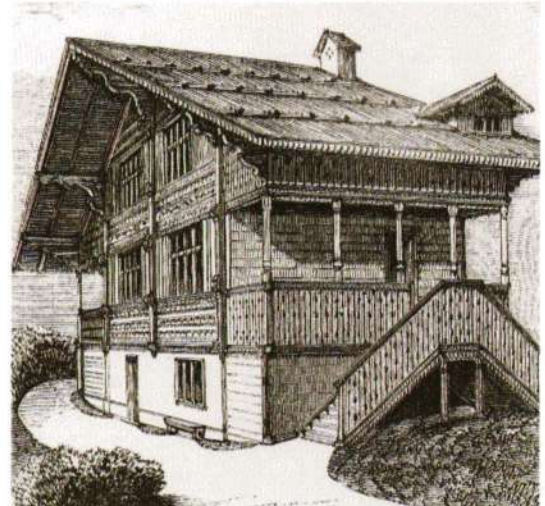


a

En 1856, une exposition parisienne de "maisons mobiles" dont le journal hebdomadaire l'Illustration a gardé le souvenir, présente les chalets construits selon le procédé de l'ingénieur suisse Seiler (c). Leur coût modéré et leur rapidité de mise en place les firent souvent préférer, comme maisons de villégiature, aux constructions en brique ou en pierre de taille.



b



c

L'habitat privé



La présence de nombreuses constructions de bois groupées au nord-est de la capitale à la fin du XVIII^e siècle, laisse supposer que cette mode fut liée aux idées de Jean-Jacques Rousseau. Cependant, le premier "vrai chalet" de type suisse construit en Île-de-France semble avoir été commandé par Benjamin Delessert vers 1824. Ensuite, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les adeptes du courant hygiéniste, séduits par l'image que le chalet de montagne véhiculait, remirent ce mode de construction au goût du jour. A Clamart, plusieurs maisons de ce type sont construites en majorité en bordure du bois à la demande des Parisiens. Des documents d'archives gardent le souvenir d'un coiffeur vantant à la commune le plan de son chalet qu'il lui propose de louer comme bureau d'octroi en 1874.

La disposition générale du chalet, habité par Louise Possoz, dont tout un côté est occupé par un balcon formant galerie, semble directement inspiré du chalet exposé en 1856 sur les Champs-Élysées (c. page précédente). Plusieurs éléments de leur décor sont similaires : la rampe de l'escalier extérieur, le profil des piliers de la galerie ainsi que la découpe des aisseliers soutenant le toit. La construction de ce chalet, aux alentours de 1860, suivit de près la manifestation parisienne.

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

36, rue Cécille-Dinant (a)

Élevée en 1896 par l'architecte parisien Louis Marnez, cette maison fut une des premières constructions de la rue, viabilisée en 1897 sur le tracé du sentier des Bas-Marisais. Le pignon surmonté d'un fronton abritait l'ancien atelier et le laboratoire du photographe Gabriel Cromer. Le lanterneau et le garage intégré ont été ajoutés. Un soin particulier a été apporté à la ferronnerie des balconnets à l'espagnole, du portail d'entrée (voir p.53) et de la marquise latérale.



a

33, rue du Moulin-de-Pierre (b)

Construite principalement en meulière, sans doute par l'architecte Alfred Monod vers 1904, cette maison reçut un décor très soigné : jeu de brique disposée en frise et en arcs de décharge au-dessus des fenêtres, utilisation de faux pans-de-bois sur la tour, imposante marquise latérale. La ferronnerie de la terrasse et des fenêtres est ornée de branches tressées dont les lignes souples et sinueuses évoquent les motifs chers aux créateurs de l'Art Nouveau. Ce décor se retrouve dans plusieurs autres constructions clamartaises contemporaines.



b

35/37, rue du Moulin-de-Pierre (c)

De nombreuses maisons jumelées, symétriques, sont disséminées sur le territoire de la commune. Leur construction permet une économie de matériaux et d'emprise au sol. Ici, le mur mitoyen, axe de symétrie de ces deux maisons, construites entre 1897 et 1905, est souligné de façon inhabituelle par une élégante amphore en céramique.



c

L'habitat privé



2, rue Adèle (a)

Cette maison, qui date de 1911 et dont architecte et commanditaire sont restés anonymes, offre les caractéristiques de l'architecture des environs de 1900 : recours à la meulière, façade de deux travées dont une en avancée, présence d'une fenêtre thermale sous un toit débordant supporté par des aisseliers et entrée latérale abritée sous une élégante marquise. Un atelier d'artiste occupe partiellement le dernier étage. Le mur est ceinturé à hauteur du premier étage d'une frise décorative de carreaux émaillés ornés d'une tresse stylisée.

157, avenue Marguerite-Renaudin (b)

La façade sur l'avenue a été privilégiée par le constructeur Clément Perrière. L'axe de symétrie de cette maison en meulière, construite vers 1925, est souligné par la présence d'un médaillon en mosaïque au-dessus de la porte d'entrée où l'on attendrait une ouverture. L'avent débordant du toit et les panneaux de briques rondes évoquent l'architecture méridionale.



b



c

11bis, rue Cécille-Dinant (c)

Construite vers 1910 en bordure d'une longue et étroite parcelle cadastrale traversante, cette maison, à deux travées, a retenu l'attention par sa frise de sgraffite. Ce procédé décoratif, obtenu par grattage de deux couches d'enduit colorées, est peu répandu aujourd'hui à Clamart en dehors de cette rue où il se voit également sur la maison voisine construite quelques années auparavant.

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

112, rue de Fleury (a)

La référence à l'architecture gothique est manifeste, bien qu'archéologiquement imprécise, dans cette maison à tourelle, à façade dissymétrique, commencée en 1897 par le carrier L. Crevel qui l'agrandit d'une travée en 1905. Les arcs en accolade, la frise de modillons sous la corniche de la tourelle et sous la terrasse, la balustrade ornée de quadrilobes évidés sont autant de citations médiévales qui permettent de qualifier l'architecture de cette maison de néo-gothique malgré l'ajout contemporain du bow-window.



a

225, avenue Jean-Jaurès (b)

Le plan de cette maison, construite vers 1930 au milieu d'une parcelle traversante, est basé sur la symétrie. Sur un soubassement en moellons rustiques deux terrasses ménagent la place des garages et permettent d'accéder aux pièces de réception. Les deux colonnes doriques du porche supportent une loggia abritée d'un auvent. De hautes toitures percées de lucarnes passantes terminées "en mitre" couronnent une élévation ordonnancée. L'effet brique et pierre, l'emploi des bandeaux, consoles et balustres sont caractéristiques d'un retour au style classique -en l'occurrence néo-Louis XIII- qu'on peut observer dans l'Entre-deux-guerres.



b

L'habitat privé



163, avenue Jean-Jaurès
Le décor soigné et la tonalité chaude de cette façade en meulière rocaillée, le toit plat et la tour carrée construite hors-oeuvre, donnent à cette maison des allures de villa toscane. Elle fut construite en 1892 pour leur usage familial, par l'un des deux architectes, parents du carrier Arthème Georget. C'est pourquoi on retrouve des instruments, symboles de l'architecture, dans un motif héraldique de fantaisie, au sommet de la tour, accompagnés de la devise "Fac et spera". Deux gracieuses têtes féminines, disposées à la manière des bustes à l'antique des palais italiens, devant des niches en brique, encadrent la travée centrale. Leur sourire et leur posture évoquent des sculptures de Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875). A l'étage supérieur, on remarque deux petites niches coiffées en mitre.



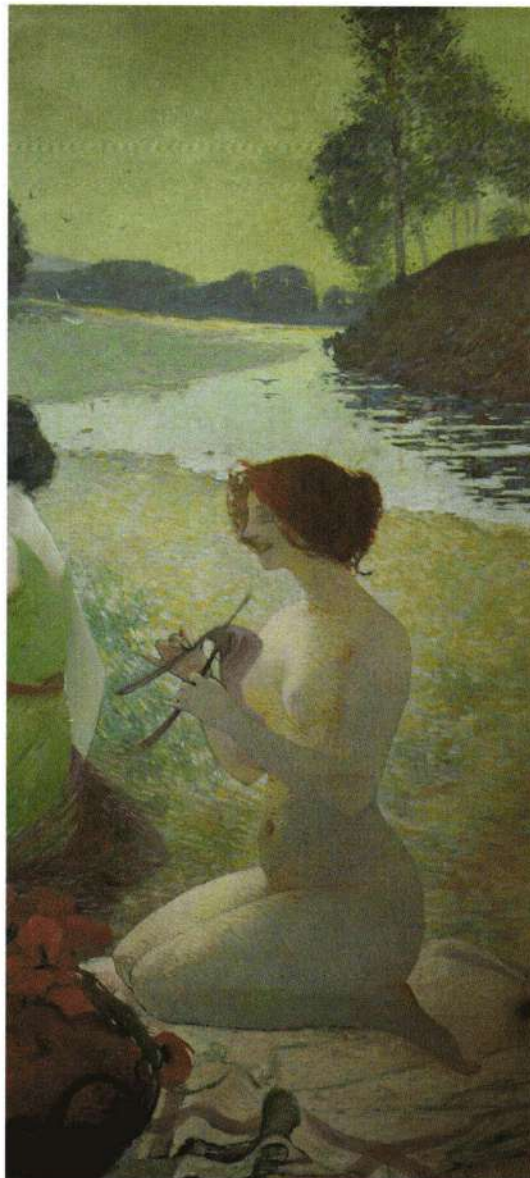
ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

31, rue Gambetta
construite en 1899 par
l'architecte Henri Mercier-
Rebout, cette maison était
alors située au centre d'une
vaste parcelle traversante,
aujourd'hui partiellement lotie.
Une véranda de 20 m² donne
sur le jardin et un atelier
d'artiste éclairé par trois
grandes baies, occupe le
dernier étage. La simplicité
des façades en brique
rehaussée par un jeu décoratif
de briques vernissées de la
maison Müller contraste
avec l'exubérance du décor
intérieur. L'homme de lettres
Jérôme Doucet, ami de
Samuel Bing, qui y habita
entre 1901 et 1905, fut sans
doute à l'origine de ce décor
installé vers 1900.

Le modèle de l'**entrée de
serrure** en bronze doré, signé
Alexandre Charpentier, fut
créé en 1892. Il représente
"le chant", sous les traits
d'une adolescente tenant
une partition musicale, et
fut exposé à la société des
Beaux-Arts en 1897 avant
d'être mis en fabrication par la
maison Fontaine. La délicatesse
du modelé témoigne du soin
que Charpentier apportait au
moindre objet usuel.



L'habitat privé



La décoration des murs de la **salle à manger** semble avoir été confiée à J. Blanchard-Pascaud, un peintre actuellement peu connu. Il y réalisa à la manière des artistes post-impressionnistes, un décor champêtre sur le thème de l'été, animé de jeunes femmes, dansant ou chantant dans un paysage verdoyant et fleuri.

Une **cheminée en pierre**, dite des quatre saisons, a été placée en 1900 dans la salle donnant sur le jardin d'hiver ; elle est signée Louis Guigues. Ce sculpteur, élève d'Alfred Boucher, qui fut un temps dans l'atelier de Rodin, orna les chapiteaux de figures en haut-relief animées d'un souffle tout romantique. Sur le manteau, deux femmes nues, sculptées en bas-relief, allongées cheveux au vent, l'une de dos et l'autre de face, encadrent un masque dont la chevelure serpentine occupe tout l'écoinçon central. Ce motif fut privilégié par les décorateurs de l'Art Nouveau à la recherche d'éléments souples et malléables au gré de leur fantaisie.



ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

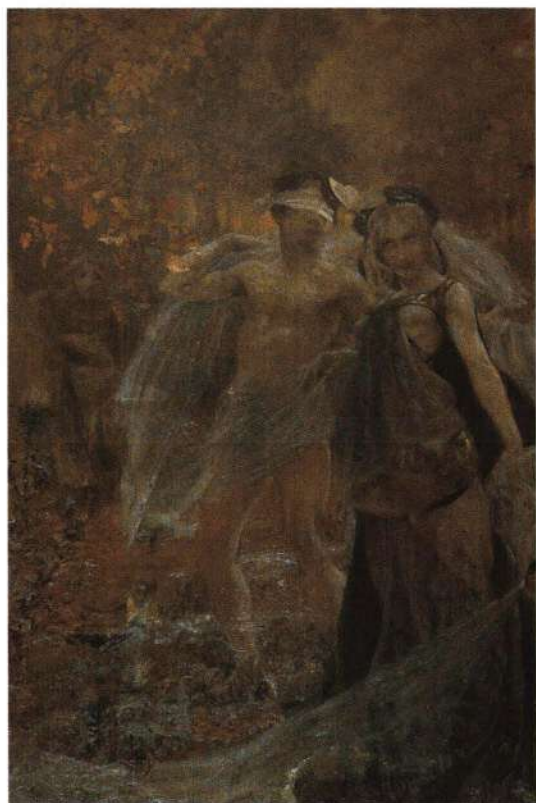
La cheminée en noyer du salon est un chef-d'oeuvre de l'Art Nouveau, réalisé par l'ébéniste Raymond Bigot sur des dessins d'Eugène Gaillard (1862-1933). Ce dernier, dessinateur de l'atelier de Samuel Bing, fournit l'ensemble du mobilier de cette pièce dont il ne reste que la cheminée, chaises et bureau ayant disparu. L'essentiel de son art consistait à dissimuler les éléments d'assemblage derrière des lignes harmonieuses et un modèle homogène indifférent à la structure du meuble. Les carreaux émaillés de l'ébrasement proviennent de la maison Bigot.



L'habitat privé



Les murs de la même pièce sont entièrement recouverts de **peintures** marouflées au-dessus des lambris de noyer. Réalisées vers 1900 par le peintre Joseph-Marius Avy (1871-1939), elles illustrent les contes et légendes des chevaliers de la Table Ronde, inspirés de la première version qu'en donna Richard Wace au XIII^e siècle. Élève d'Albert Maignan (1845-1908) et de Léon Bonnat (1833-1922), l'auteur déploie ici son talent de décorateur dans une veine symboliste rappelant aussi bien Luc-Olivier Merson (1846-1920) qu'Edgar Maxence (1871-1954).



ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

"Les Tilleuls", 45, rue du Moulin-de-Pierre

Projetée en 1925, par l'architecte parisien L.-E. Cellerin, cette maison, terminée deux ans plus tard pour Ernest Bauer, est caractéristique du néo-régionalisme alors en vogue, dont le style néo-normand constitue un des fleurons. La spécificité de cette architecture se traduit par le jeu asymétrique des volumes auxquels correspondent des toitures compliquées, percées de lucarnes aux formes variées, par la présence de fermes débordantes et par l'emploi du pan-de-bois aux étages supérieurs. Le décor extérieur, très soigné, est concentré autour des ouvertures : des briques disposées en arête-de-poisson surmontent des frises de carreaux émaillés à motifs faussement héraldiques. Une véranda agrandit le salon du rez-de-chaussée, tandis qu'à l'arrière les pièces d'habitation s'ouvrent sur un grand jardin.



Le décor intérieur est également très recherché. Les vitraux de l'escalier sont ornés de deux têtes féminines, réalisées principalement en verre gravé par un atelier parisien peu connu, Schmit-Besch, auteur d'une verrière de l'Assomption en la chapelle Sainte-Hélène de Vaucresson (92). A Clamart, ce peintre verrier a pris pour modèles les deux "têtes byzantines" d'Alphonse Mucha (vers 1897) diffusées en cartes postales vers 1902 par l'éditeur F. Champenois. Dans le bureau, la verrière ornementale du plafond est composée de verres plats ou à relief insérés dans un châssis de fer forgé ; la bordure de tiges de bambous a été gravée au sable.



a



b

Façades et décors



12, rue de Meudon (a)
Ferronnerie à volutes du belvédère construit au sommet de la tour dite Tour Duffaut, du nom de son commanditaire.

69, avenue Jean-Jaurès (b)
Vantail d'une porte d'entrée d'immeuble du XIXe siècle, réalisé en fonte moulée, orné d'un couple de personnages traité dans le style troubadour.

11bis, rue Gambetta (c)
Balcon à l'espagnole et consoles sculptées de la villa "Les Pinsons" construite par l'architecte Eugène Besdel vers 1906.

36, rue Cécille-Dinant (d)
A Clamart un soin particulier a souvent été apporté vers 1900 à la ferronnerie des grilles et portes de jardin.

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

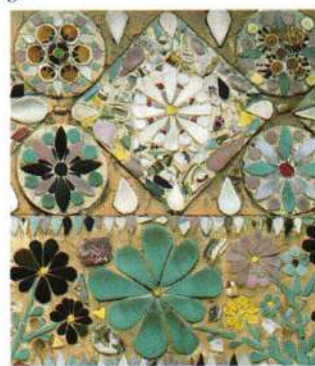
1, rue Emmanuel-Sarty (a)
La présence de kiosques de jardin, qu'ils soient en branches écotées ou en briques creuses, confère beaucoup de pittoresque au paysage urbain. Ils témoignent de l'existence de jardins privés de vastes dimensions, dont certains subsistent encore aujourd'hui.



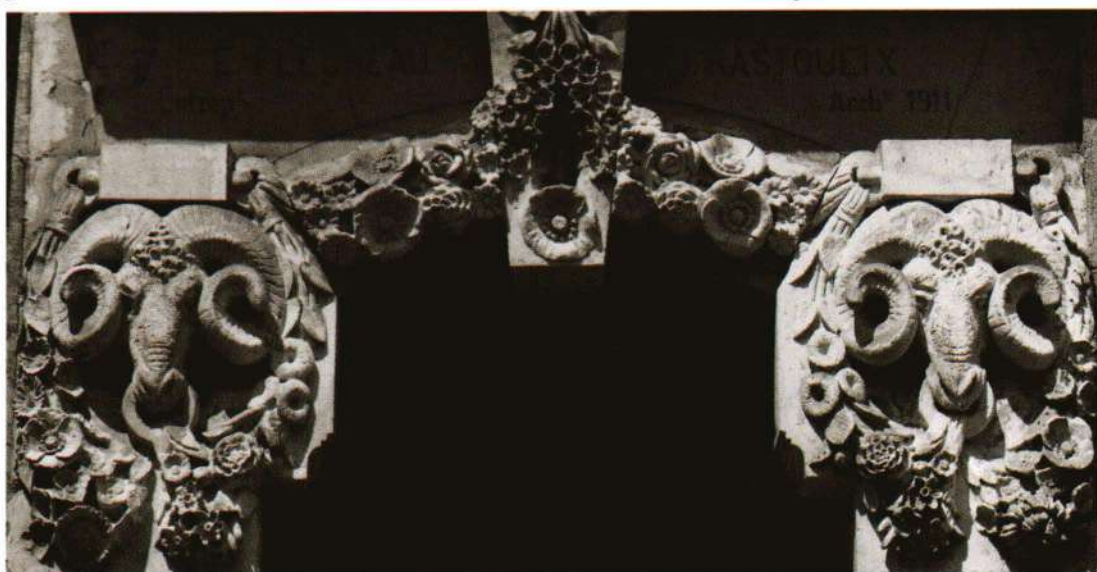
52, rue d'Estienne-d'Orves (b)
Détail d'une verrière civile ornant une véranda réalisée vers 1900. Le décor japonisant d'oiseaux, de roseaux, de pivoine et de coeur-de-marie a été peint à l'émail et à la grisaille sur des verres incolores. Le plomb n'est utilisé que pour unir entre eux les carreaux de verre incolores de taille identique.



51, rue du Moulin-de-Pierre (c)
Frise de carreaux cassés et de smaltes à dominante florale, très en vogue dans les années 30, réalisée en façade d'un immeuble en brique dont elle constitue le seul décor.



33, rue Chef-de-Ville (d)
Deux têtes de béliers réunies par des guirlandes ont été sculptées en haut-relief par Charles Bourgeois en 1911. Elles ornent la porte d'entrée d'un immeuble signé par l'architecte Jean-Baptiste Rastoueix et l'entrepreneur E. Flécheau.



Façades et décors



Allégorie des quatre saisons. 3, rue Gabriel-Péri (a et b), 50, avenue Jean-Baptiste-Clément (c)

Deux maisons des environs de 1900 présentent des décors moulés, exactes reproductions d'allégories du XVIII^e siècle. Les deux premiers (a et b) ornent la façade d'un pavillon en brique, montrant le succès durable d'un décor créé en 1739 pour la fontaine des quatre saisons, 57-59, rue de Grenelle à Paris, par le sculpteur Edme Bouchardon (1698-1762). Les raisins de l'automne et la froidure de l'hiver sont illustrés de manière charmante et anecdotique par des jeux d'enfants.

On les retrouve dans cette autre allégorie de l'hiver (c) plaquée sur la façade latérale d'une maison en meulière. Toutefois, la faible saillie des formes confère à ce relief écrasé une touche plus intime qui s'explique par le fait que l'original était un décor intérieur. Il s'agit des dessus de porte de la salle à manger de l'ancien hôtel d'Aumont, place de la Concorde, décorée en 1776 par l'ornemaniste Pardieu de Mézières. Ici, la scène a été agrandie par le groupe de putti le plus à gauche. Dans les deux cas, les oeuvres ont connu un succès immédiat, dès la fin du XVIII^e siècle et par la suite leur diffusion a été assurée par des catalogues qui en présentaient une infinie variété de tailles et de formes. (R. B.)

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

21, rue des Châtaigniers La fondation Arp

En 1928, l'artiste alsacien Jean Arp (1887-1966), un des fondateurs du Dadaïsme, s'installe à Clamart dans une maison construite sur les plans dressés par sa femme Sophie Taeuber. L'atelier du peintre et sculpteur était aménagé au premier étage, un bâtiment dans le jardin servait à entreposer des oeuvres en cours d'achèvement. C'est à Clamart que Jean Arp poursuit ses recherches sur l'évidement des formes.

Afin d'accueillir au mieux les visiteurs, cette maison-atelier a été modifiée en 1958. Elle abrite désormais les sculptures de l'artiste dont l'invention formelle oscille de l'abstraction au biomorphisme.



L'hôpital Percy



101, avenue Henri-Barbusse
L'hôpital d'instruction des armées est dédié au chirurgien Pierre-François Percy (1754-1825), inspecteur général du service de santé des armées. Commencé en 1917, il est ouvert en 1920. Destiné à l'origine au soin des malades contagieux, il fut un des premiers hôpitaux pavillonnaires, composé de 24 bâtiments reliés entre eux par des galeries couvertes d'une charpente en bois, dont plusieurs subsistent. L'hôpital rénové en 1961 se spécialisa dans le soin des grands brûlés avant d'être en grande partie reconstruit de 1990 à 1996 par les architectes Wladimir Mitrofanoff, Léon Forgia et Samir Farah. L'ancienne entrée sur l'avenue Henri-Barbusse a cependant conservé son portail d'origine dont l'ordonnance peut être considérée comme une variation sur la baie serlienne.



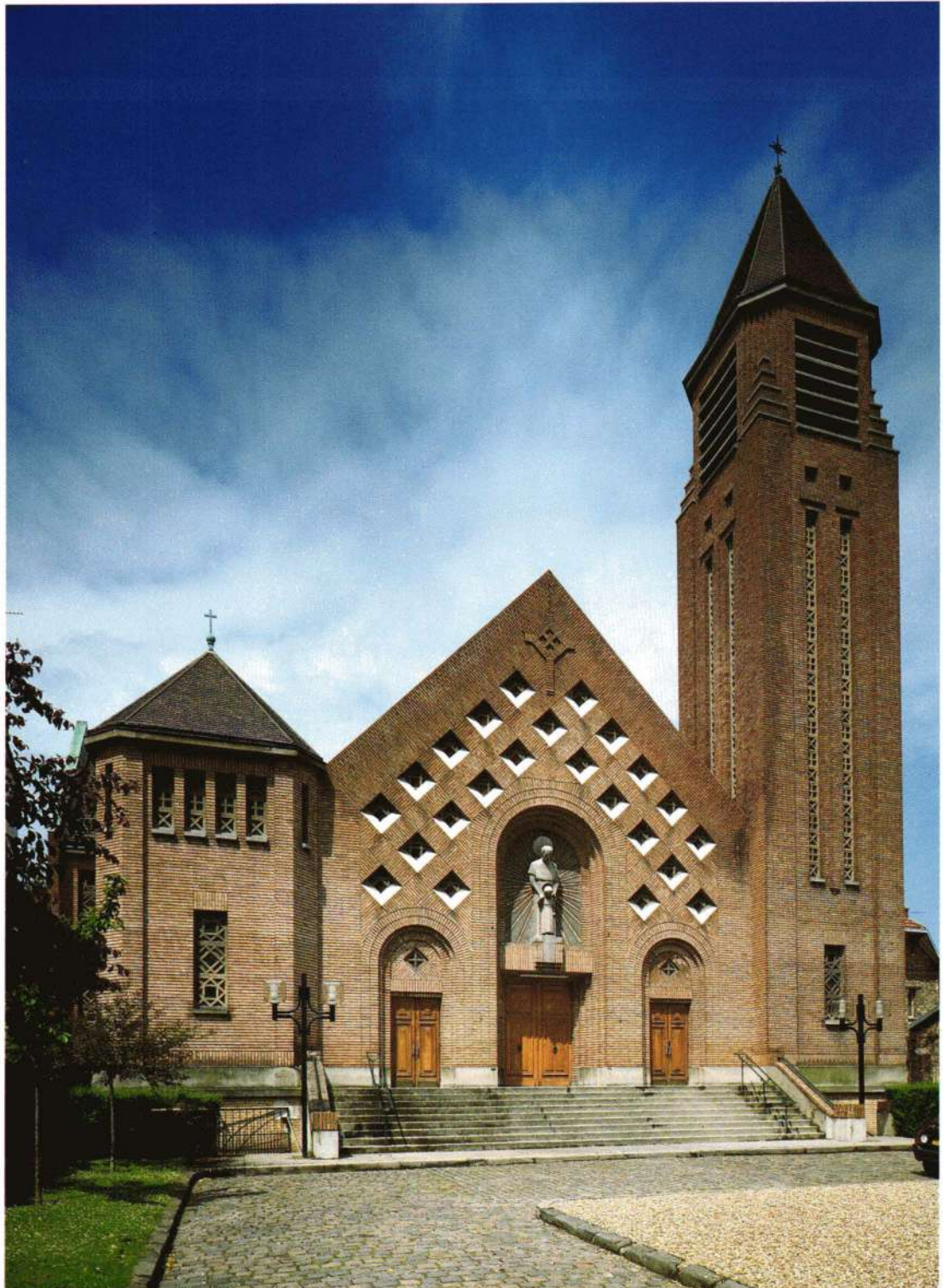
Le monument érigé à la mémoire du baron Percy, était destiné au musée de l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a été sculpté en 1911 par Léonce Dumoulin et réalisé en bronze par le fondeur parisien J. Malesset. Il représente un fantassin des armées napoléoniennes, tenant le drapeau de son bataillon dans la main gauche et offrant une couronne de laurier (partiellement conservée) au chirurgien dont le buste orne le monument. En 1996, lors de son installation à Clamart, le socle en bois fut remplacé par un piédestal en bronze réalisé dans la fonderie d'art de Didier Landowski à Bagnolet (93).

ENTRE FORÊT ET CHEMIN DE FER

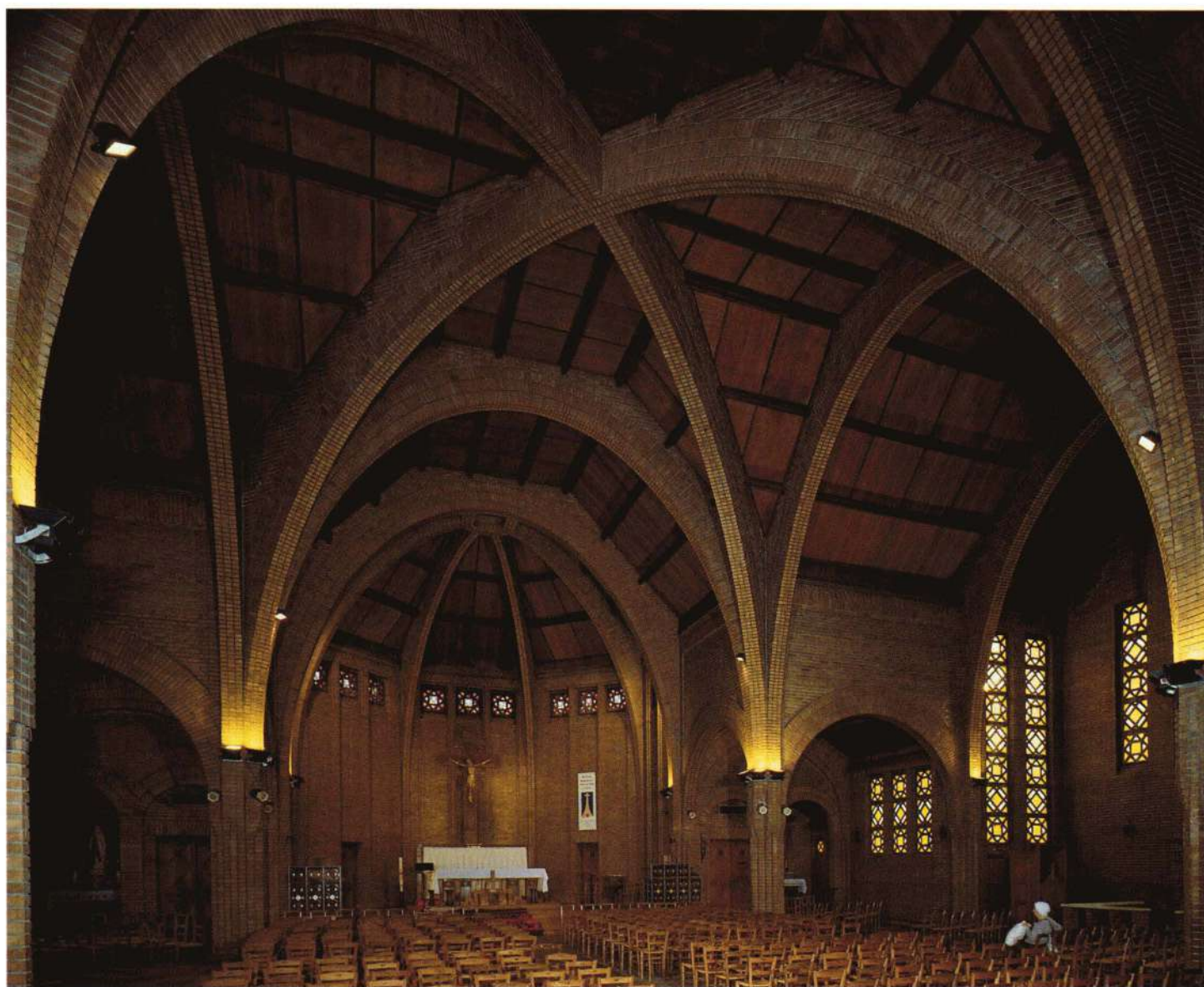


145, avenue Jean-Jaurès L'église Saint-Joseph

La construction de la nouvelle église paroissiale a été financée par les Chantiers du Cardinal. L'entrepreneur Ermann commença les travaux en 1932 par la crypte, d'après les plans des architectes parisiens Vieux et Jacques Péronne. L'église terminée en 1937 fut consacrée par le cardinal Verdier. Le clocher achevé deux ans après fut béni en 1940 par Monseigneur Suhard. L'édifice est entièrement construit en béton et en brique. La façade et le clocher montrent une parfaite utilisation du matériau de surface permettant des jeux de lumière et de volume relevant de la sculpture. Le jeu de brique du dernier étage du clocher, où des pans coupés amortis en cinq ressauts encadrent les abat-sons, est tout à fait remarquable. Le groupe de saint Joseph et de l'Enfant Jésus, d'environ 3 m de haut, d'un style simple et robuste, est une oeuvre en ciment du sculpteur Jacques Hartmann, qui réalisa de nombreuses statues pour les Chantiers du Cardinal.



L'église Saint-Joseph



Le volume intérieur, divisé en trois nefs, surprend par ses vastes proportions. Des ogives de brique aux couleurs chaudes rythment l'espace couvert de voûtains de contre-plaqué. Le décor de l'abside à cinq pans et celui des deux autels latéraux, conçus comme une partie intégrante de l'architecture, relèvent uniquement d'une mise en forme des briques. Les vitraux, sertis dans des cloisons de béton, dispensant une lumière où le jaune tient la prééminence chromatique, contribuent à la chaleur de l'ambiance générale.

À PROXIMITÉ DE LA GARE

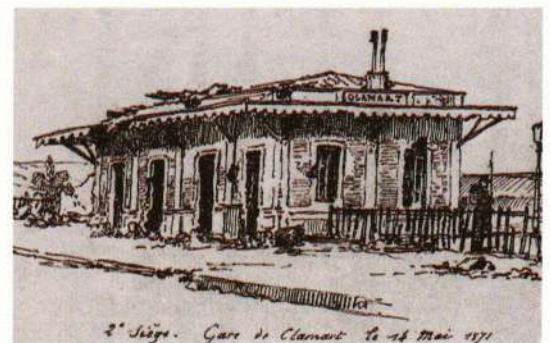
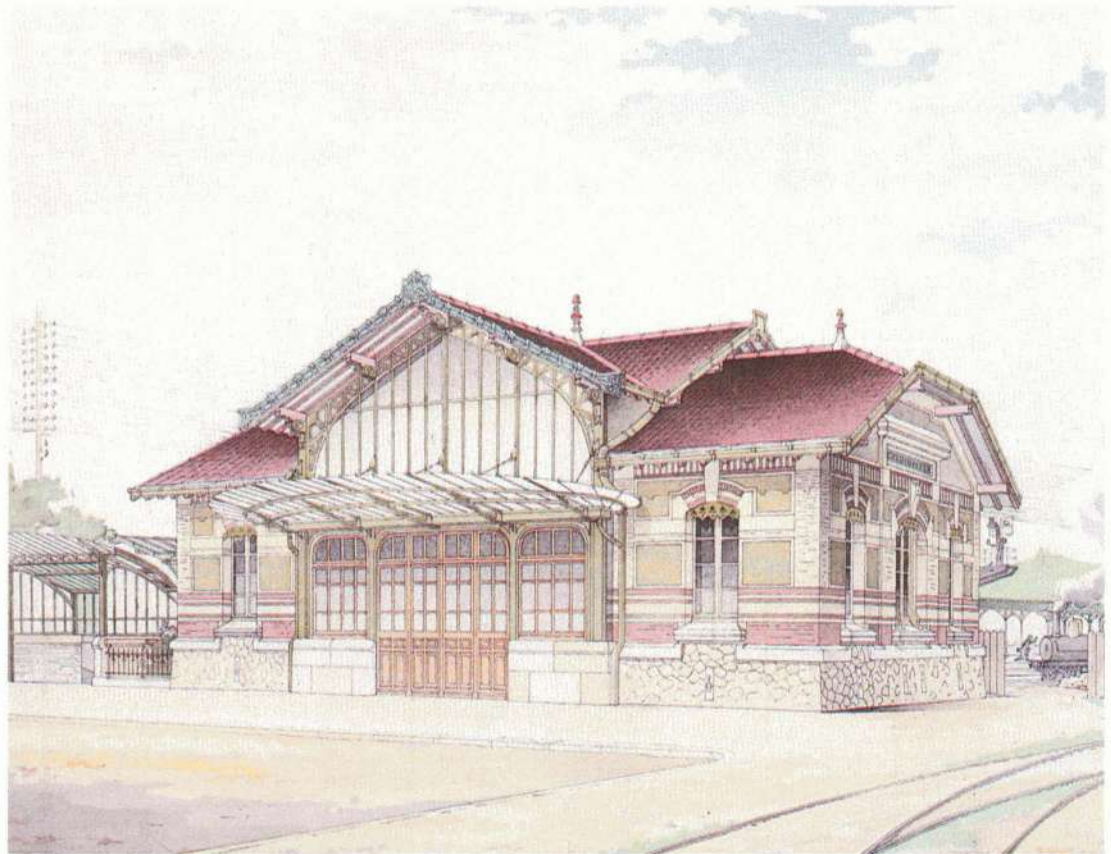


Les déplacements et les reconstructions successives de la gare montrent le souci de la commune de posséder une station de chemin de fer à la mesure de sa population qui ne cesse de croître. Situé à la pointe nord-est de la commune, en direction de Paris, ce secteur va connaître un développement sans précédent à partir de 1900. De nombreux immeubles mitoyens et alignés, comportant volontiers des boutiques en rez-de-chaussée, donnent des allures de ville aux trois grands axes qui le structurent et le relient au centre ancien: l'avenue Victor-Hugo, la rue de Vanves et de l'avenue Jean-Jaurès. Contrairement aux immeubles plus rares et plus modestes élevés dans le centre, leur construction est souvent confiée à des architectes parisiens. A proximité de cet habitat collectif, de type urbain, des rues entières situées à l'écart du trafic, le long de l'avenue de Fleury et surtout sur la colline des Garrements, accueillent des maisons individuelles, aux façades soignées quoique souvent modestes, regroupées de part et d'autre d'allées privées au noms évocateurs : allées des Rosiers, des Framboisiers, allée Beausoleil.

La gare

Photographies et documents d'archives gardent le souvenir des gares successives.

La première (c), de dimensions modestes, installée en 1840 de l'autre côté des voies fut ruinée par la guerre de 1870. La deuxième (b), reconstruite sur le côté opposé, fut remplacée en 1904 par une troisième gare (a) beaucoup plus importante en raison de l'accroissement du nombre des voyageurs. Le bâtiment, élevé par l'architecte Alexandre Barret, était éclairé en façade par une verrière, surmontant une marquise de grande dimension, rappelant certaines gares parisiennes et notamment celle de la station Boulainvilliers construite par le même architecte. En 1972 la gare de Clamart fut démolie, pour être remplacée par un quatrième édifice élevé en 1973, mieux adapté au trafic actuel.



Les immeubles



2, rue Hébert (a)

Le pan coupé de cet immeuble construit peu avant 1896, en brique avec chaînes en pierre de taille, comporte deux travées égales face à la gare. La ferronnerie des garde-corps et du balcon filant du dernier étage est particulièrement ouvragée. Le rez-de-chaussée de cet immeuble, qui ne comporte que quatre étages, est réservé à des commerces. L'accès aux appartements se fait par une porte d'entrée, décalée sur la rue Hébert, où elle se signale par un modeste fronton.

26, rue Lazare-Carnot (b)

Construit en brique sur un soubassement en meulière, aux environs de 1900, cet immeuble de cinq étages est intéressant pour son emprise au sol et son décor. Aligné sur la rue, il accuse un léger retrait sur la voie privée permettant un dégagement. Le décor de céramique et de brique vernissée est réservé aux derniers étages.



b



c

19, rue Hébert (c)

Réalisée par les frères Paul et Marcel Marme, architectes à Vanves, l'étroite façade de cet immeuble de six étages constitue, par son étonnante dissymétrie, son décor de jeu de brique et par la présence de son bow-window, un témoignage caractéristique des constructions des années 30. La présence d'un garde-manger extérieur permet de penser que, conformément au parti de distribution initial, la cuisine occupe la troisième travée.

À PROXIMITÉ DE LA GARE

223, avenue Victor-Hugo

Les façades de cet immeuble d'angle de six étages, à pan incurvé, construit vers 1910, par les architectes communaux Jean-Baptiste Rastoueix et Fernand Tinlot ont reçu un traitement différent. Au dernier étage, une loggia permet une circulation extérieure continue entre les pièces donnant sur l'avenue, tandis que sur l'autre façade les appartements bénéficient de balcons ou de balconnets, de travées en avancée ou en retrait selon les étages. L'ensemble a été décoré par le sculpteur A. Frêne d'un bandeau floral spécifique à chaque étage. Par ses inventions plastiques, cet immeuble est à rapprocher des constructions parisiennes du VI^e arrondissement (notamment des immeubles construits en 1919 par Raoul Brandon, 1 et 2, rue Huysmans).



Les immeubles



1, rue Hébert

Cet immeuble d'angle construit en brique dans la première décennie du XXe siècle, par l'architecte Chauron, rarement rencontré en Île-de-France, paraît à première vue assez conventionnel, mais son décor sculpté en pierre appartient au vocabulaire de l'Art Nouveau. L'originalité de cette construction, dont les communes autour de Paris offrent peu d'exemples, réside dans la disposition asymétrique des bow-windows, l'irrégularité des percements et le décentrement de la porte d'entrée. Dès sa construction le rez-de-chaussée avait une vocation commerciale.

La porte d'entrée, dont la composition rappelle celle de l'immeuble parisien construit par les architectes Torchet et Gridaine, 7, rue Damrémont, focalise l'essentiel du décor Art Nouveau. L'entrée, décalée vers la droite, permet le dégagement d'une ouverture sur la loge du gardien. Une sorte de draperie sculptée dessine le profil d'un arc outrepassé, dont la ligne, chère aux artistes de 1900, se termine en volutes souples et épanouies, chef-d'oeuvre de la créativité d'un sculpteur resté anonyme.

Ce sont également des arcs outrepassés, fortement moulurés, qui président au décor du couloir d'entrée. Ils rythment l'espace à la manière des arcs doubleaux et contrastent avec la simplicité de la pièce.



À PROXIMITÉ DE LA GARE

222, avenue Jean-Jaurès (a)
Sur cet immeuble construit par F.-L. Damien, la présence, très citadine, d'un bow-window en pierre de taille dont les angles sont ornés de têtes de béliers, contraste avec des éléments empruntés au vocabulaire décoratif pittoresque : lucarnes à ferme débordante, lambrequin et décor floral en céramique.



223, avenue Victor-Hugo (b)
L'élégant fronton incurvé de cet immeuble donne une allure parisienne à ce carrefour du quartier de la gare.



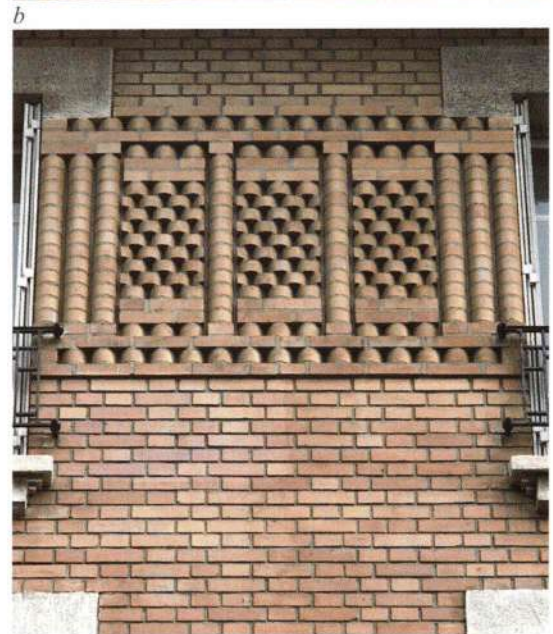
5, rue Hébert (d)
Dans les années 30, l'emploi de la brique donne lieu à des jeux de formes variées permettant, à moindre frais, de rompre la monotonie d'une façade sans avoir recours à des ajouts sculptés.



202, avenue Jean-Jaurès (c et e)
Le décor sculpté de la porte d'entrée (e) est particulièrement remarquable bien que disproportionné par rapport à l'élément architectural : de part et d'autre d'une tête de faune, deux gigantesques animaux fabuleux appartenant au monde marin, rampent sur l'entablement, tandis que des cornes d'abondance démesurées déversent leur contenu sur la corniche du premier étage. Entre les deux premières travées, sont sculptés en bas-relief (c) un chapiteau supportant une amphore et des outils rappelant le travail de la vigne (coutre, râteau et serpe) enrubannés et tenus par un museau de lion.



26, rue Gambetta (f)
Le décor tout à fait inhabituel à Clamart, de chutes de fruits, de guirlandes, et d'obélisques traités comme des pots à feu, transforme cette entrée d'immeuble des environs de 1900 (surmontée d'un oeil de boeuf) en une porte monumentale.

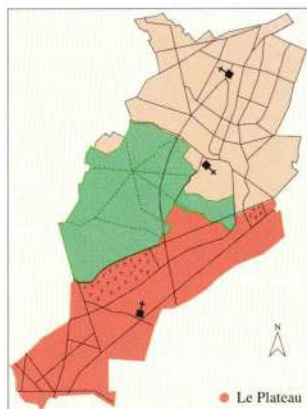


Les immeubles



L'immeuble d'angle, construit 202, avenue Jean-Jaurès, au carrefour de cette avenue et de la rue de Vanves, offre une travée de pan coupé terminée par une composition originale adossée au brisis du toit : fronton cintré brisé dans lequel vient se loger une lucarne à fronton triangulaire. La saillie des balcons et l'importance des sculptures et des appliques métalliques confèrent à cet immeuble, de quatre étages seulement, une silhouette massive. Il a été construit en 1895 par G. Vignaudon sur les plans de l'architecte parisien Georges Massa, élève de Guadet et auteur de plusieurs immeubles de la capitale (notamment 4, rue Alfred-Roll).

LE PLATEAU



C'est de ce point culminant qu'en 1858 Félix Tournachon dit Nadar réalisa sa première photographie aérostatique. A l'époque le Petit-Bicêtre ne comportait que trois constructions : une auberge, une gendarmerie et une briqueterie. L'urbanisation se fit progressivement au cours de la première moitié du XXe siècle. Le premier lotissement, celui du Jardin parisien, commencé en 1907 fut agrandi après 1910 pour loger dit-on les Parisiens fuyant les inondations. Puis ce fut la création du Petit-Clamart proprement dit dont l'ouverture du lotissement est autorisée en 1927, suivie vingt-cinq ans plus tard par la construction de deux grands ensembles d'Habitation à Bon Marché : la Cité de la Plaine (1951/1964), et celle de Trivaux-la-Garenne (1964/1968). La présence d'un centre hospitalier à vocation régionale nécessita l'implantation d'une infrastructure routière importante, mais la végétation reste préservée aux abords du bois où a été installé un vaste cimetière paysager intercommunal conçu comme un lieu de promenade. Au sud de l'avenue du Général-de-Gaulle, la zone industrielle de Clamart jouxte celle du Plessis-Robinson ; depuis quelques années s'y développent des industries de haute précision.

Vue aérienne du quartier la Garenne en 1976

A l'extrémité de la commune, au carrefour des routes secondaires et du grand axe venant de Paris s'est installé à partir de 1910 le premier lotissement du Petit-Clamart, dont le développement ne commence réellement qu'en 1927. Les nouveaux habitants y furent attirés par une commune encore en partie rurale et par les emplois qu'offraient les briqueteries installées à proximité sur le Plateau. Le Petit-Clamart regroupe trois quartiers : le Pavé-Blanc à l'est, la Garenne à l'ouest et la Queue-de-Pie au sud.



Le Jardin parisien



a



b



c



d



e



f

Avenue des Platanes (a et b)
Les premières rues du Jardin parisien étaient bordées d'arbres dont elles portaient le nom : avenues des Platanes, des Acacias et des Tilleuls (devenue après la guerre avenue Léon-Cambillard). Les maisons de 1910, de dimensions modestes, dont peu sont conservées, ne comportaient qu'un étage et étaient disposées en retrait de la voirie. La plupart d'entre elles a été remplacée après la Seconde Guerre mondiale.

40, avenue Léon-Cambillard (c) et 22, avenue des Platanes (d)
Cette maison (c) construite en brique de Vaugirard en retrait et perpendiculairement à la rue, possédait à l'origine une longue parcelle de terrain utilisée en jardin potager. Elle constitue avec celle édifiée en pan-de-bois avenue des Platanes un des rares témoignages de ces premières constructions.

10 et 10bis avenue des Acacias (e)
L'exiguïté des parcelles mitoyennes et la mise en oeuvre de moyens limités peuvent conduire, comme en centre ville, à la construction de maisons jumelles, dont on trouve plusieurs exemples au Jardin parisien vers 1920.

"La Chesnaie", (f) élevée en 1927, 36, avenue des Platanes, est située en bordure de forêt. Réalisée en meulière à joints rocaillés, elle fait également figure d'exception car elle offre encore les caractéristiques des maisons de villégiature des environs de 1900 rencontrées en centre ville (voir p. 45). Cette maison a gardé son élégant décor d'épis de faîtage ainsi que des rives et une crête de toit ouvragées qui sont aujourd'hui rarement conservés.

LE PLATEAU

Le cimetière communal 26, avenue du Bois-Tardieu, la chapelle Hunebelle

Le mausolée commandé par Jules Hunebelle en 1899 aux architectes Raymond Barbaud et Édouard Bauhain ne fut pas terminé avant la mort de son commanditaire.

L'édifice en pierre d'Euville, de style néo-byzantin, est surmonté d'une coupole sur tambour. Le décor intérieur, jamais achevé, est l'oeuvre du marbrier Dervillé et des sculpteurs Gauthier et Rousselet. Les mosaïques de Bichi prévues dans l'abside et les statues du tambour de la coupole, connues par des dessins, ne furent apparemment pas réalisées. On doit au fondeur Chertier-Lesage les fleurs de pavot, symbole du sommeil éternel, utilisées en poignées de portes. L'atelier Champigneulle réalisa en verres à reliefs non peints, des vitraux ornés de feuilles de marronniers stylisées, dont la simplicité évoque le graphisme des verrières cisterciennes.



Le cimetière communal



a



b



c



d



e



f

La découverte de la photographie sur verre, par Niepce de Saint-Victor vers 1847, permit au peintre verrier Maréchal du Metz d'exposer les premiers vitraux photographiques à l'exposition universelle de 1867. Depuis cette date, des portraits photographiques ornent souvent les chapelles funéraires laissant aux héritiers une image réaliste du défunt. Ils sont peu nombreux à Clamart où Charles Champigneulle réalisa le portrait d'Auguste Guérin (a) décédé en 1903 et le peintre verrier parisien Henri Chabin celui d'Alexandra Bruère (b) morte en 1885.

Le sculpteur et graveur sur médailles Alphée Dubois (1831-1904) réalisa en bronze, d'après le célèbre tableau de Nicolas Poussin, le médaillon des "Bergers d'Arcadie" qui orne sa tombe (c).

Le profil de la République (d) casquée à la manière antique a été gravé par Georges Lemaire en 1875, sur la stèle du monument aux morts de la guerre de 1870.

Jules Blanchard (1832-1916), sculpteur de nombreuses statues civiles parisiennes (dont les Arts plastiques au Grand-Palais), réalisa le buste à l'antique du statuaire Denis Foyatier (e), domicilié et décédé à Clamart en 1863.

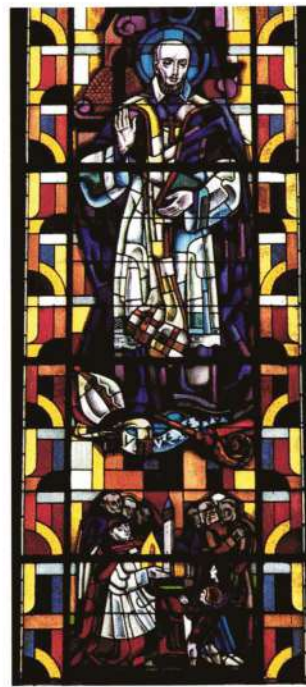
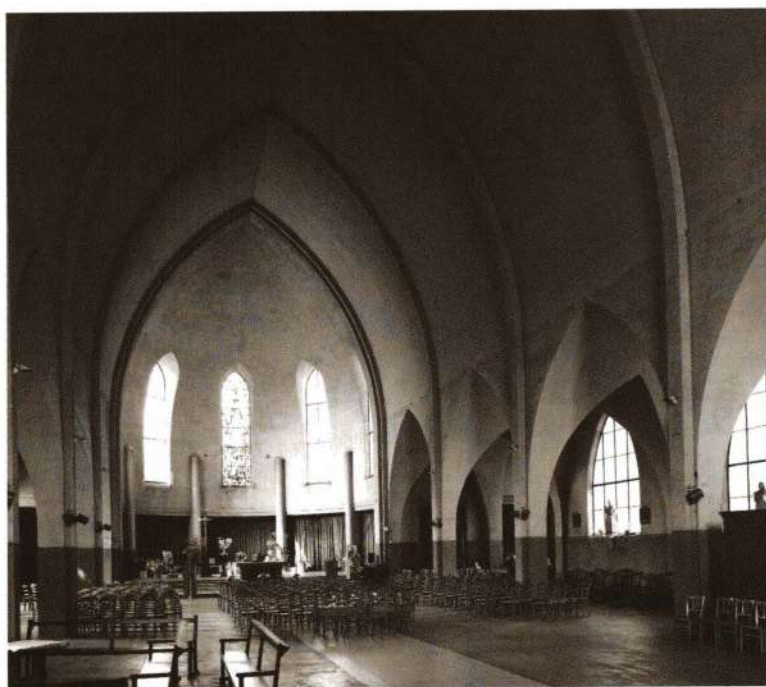
La Mère Patrie (f) sculptée par E. Dolivet couronne le monument aux morts de la guerre de 1914-1918, réalisé par l'architecte A. Wagon.

LE PLATEAU

340, avenue du Général-de-Gaulle

L'église paroissiale Saint-François-de-Sales a été construite en 1933 par l'architecte R. Lacourrège. Les travaux ont été financés par l'oeuvre des Chantiers du Cardinal. D'une grande sobriété, l'édifice construit essentiellement en béton est revêtu à l'extérieur de moellons réguliers de pierre de Saint-Maximin.

L'espace divisé en trois vaisseaux est recouvert d'une haute voûte de béton en berceau brisé, scandée par des ogives du même matériau. Les vitraux réalisés par l'équipe des peintres verriers Louis Barillet, Jacques Le Chevallier et Théodore Hanssen ont été principalement offerts par la famille Roys. A la verrière de la baie d'axe, seule en place, est figuré le cardinal Verdier, accompagné des paroissiens, offrant à saint François de Sales la maquette de l'église. La représentation du clocher de quarante mètres, prévu contre le bas-côté sud, mais jamais réalisé faute de moyens, donne à cette scène une valeur documentaire. Une autre verrière, aujourd'hui déposée, est consacrée à la Vierge et au Christ.



Les édifices publics



L'école élémentaire de Bretagne (a) dite aussi école de la Plaine, construite 9, rue de Bretagne, est l'oeuvre des architectes communaux Jean-Baptiste Rastoueix et Fernand Tinlot. Destinée aux enfants du quartier de la Plaine, dont la population s'élevait en 1920 à 800 habitants environ, elle dut être agrandie en 1931 en raison de l'essor démographique.

Carrefour du 8 mai 1945
L'école maternelle du Jardin parisien (b) réalisée en 1938 par l'architecte André Lothe fut ouverte aux élèves en 1941. Les plans retenus ont été conçus en évitant tout élément de luxe inutile, et en attribuant à chaque matériau une affectation raisonnée. Le but était avant tout de donner à deux cent cinquante enfants une éducation saine dans un lieu offrant un maximum d'air et de lumière, environné de verdure.



546, avenue du Général-de-Gaulle
L'existence d'une gendarmerie au Petit-Bicêtre, au milieu du XIXe siècle, est attestée par la photographie de Nadar. L'édifice actuel, reconstruit en 1898, à l'extrémité ouest de la commune, présente sur l'avenue une façade en meulière, sobre et ordonnancée.



LE PLATEAU

108, rue de la Porte-de-Trivaux

Le cimetière paysager intercommunal réalisé en 1956 par Raymond Lesage, sur les plans de l'architecte Robert Auzelle(d), est destiné à recevoir les sépultures des Clamartois et des habitants des communes de Vanves, Malakoff, Issy-les-Moulineaux, Boulogne-Billancourt et Châtillon. Conçu comme un cheminement à travers bois, il occupe un vaste territoire au nord du quartier de la Plaine et est devenu la référence des cimetières paysagers. De forme allongée, il s'étend d'est en ouest, du Jardin parisien à la route du Pavé-Blanc situé dans l'axe du Tapis-Vert. Les tombes y sont soit des stèles dispersées à l'ombre de grands arbres (a) soit des dalles regroupées en parterres au milieu de vastes clairières (b). Ce cadre de verdure exceptionnel est protégé au titre des Sites inscrits.



a

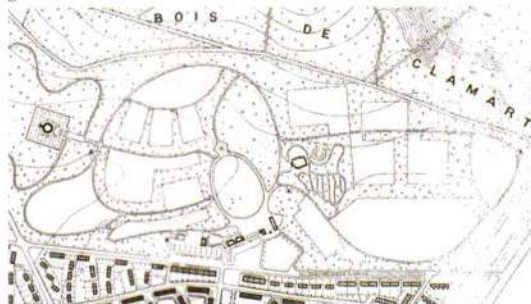
La sculpture monumentale de béton (c) réalisée par Maurice Calka à proximité de l'entrée a la vocation d'un signal, permettant aux visiteurs du cimetière de se repérer. Son décor, volontairement non religieux, représente les signes du zodiaque dans les différentes civilisations.



c



b



d

La cité de la Plaine



La construction des premières «Habitations à Bon Marché» projetée en 1951 dans le secteur de la Plaine, commença trois ans plus tard. Le collège d'architectes qui en proposa les plans était composé de Robert Auzelle, Raymond Gervaise, Eugène Beaudoin, Édouard Dechaudat et André Mahé ; la direction en fut assumée par Robert Auzelle. La disposition des immeubles, réunis par petits groupes de 40 à 60 logements, la présence de bosquets au pied des constructions et d'arbres regroupés en square, donnent une allure de cité-jardin à ces grands ensembles homogènes, dont les façades en brique rouge sont plaquées sur une ossature de béton armé. Vues de la cité, depuis la rue de Champagne (a et b) et la rue de Normandie (c).



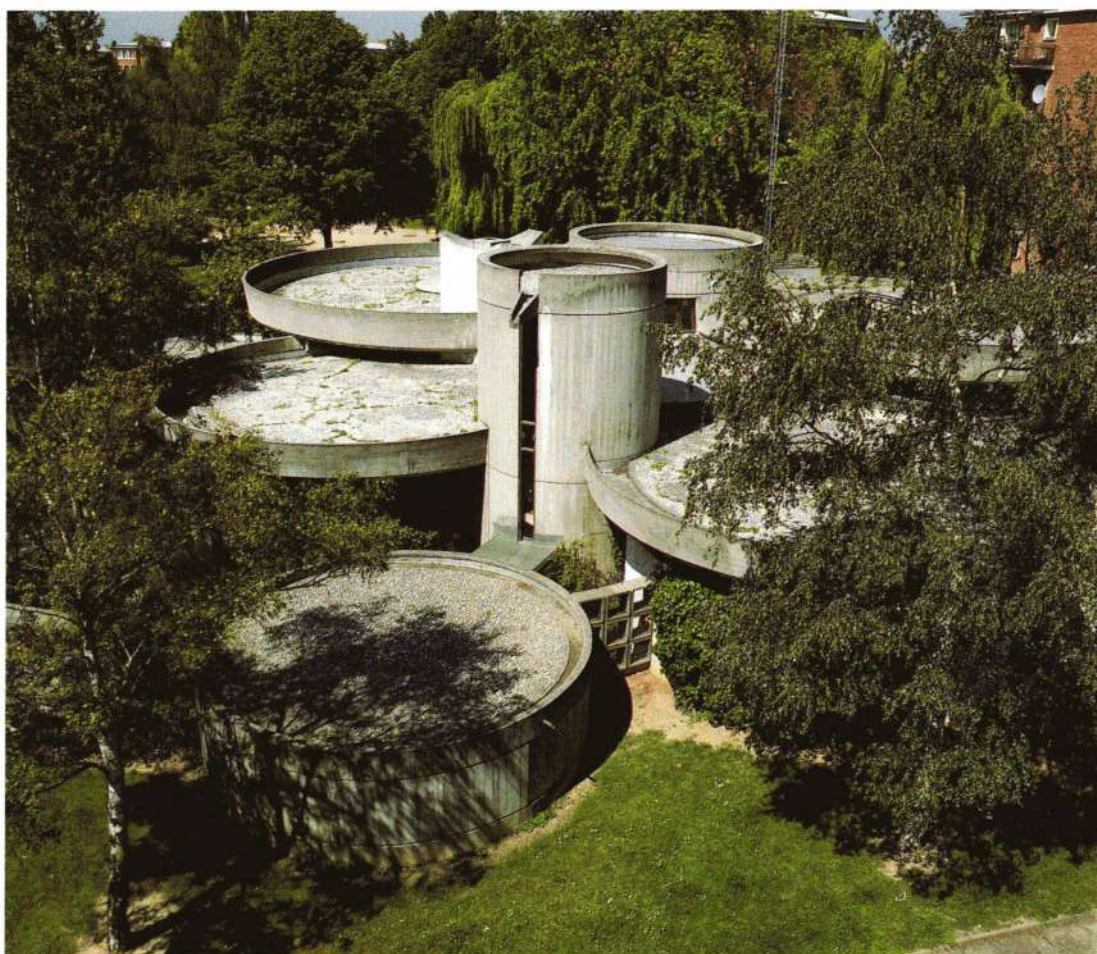
b



c

LE PLATEAU

14, cité de la Plaine
La bibliothèque, "la joie par les livres", a été réalisée en 1965 par un groupe de quatre architectes, anciens élèves de Louis Arretche, connu sous le nom d'atelier de Montrouge : Jean Renaudie, Pierre Riboulet, Gérard Thurnauer et Jean-louis Véret. Les neuf volumes cylindriques inégaux de ce bâtiment de béton brut contrastent avec la régularité des immeubles de brique rouge environnants et constituent l'élément dynamique de la Cité de la Plaine. Les salles de lecture s'ouvrent sur un jardin, cerné d'une clôture aménagée de niches et de bancs favorisant la lecture en plein air. A sa création, cette bibliothèque révolutionnaire fit l'objet de nombreux articles dans la presse française et étrangère tant pour ses qualités architecturales que pour la pédagogie de la lecture que l'on y pratiquait. Elle est restée une référence pour les professionnels du livre de jeunesse ainsi qu'un lieu de recherche accueillant régulièrement des bibliothécaires de toutes origines géographiques et notamment du Tiers monde. (I.S.M.H.)
(L. F. et J. A.)



L'hôpital Antoine-Béclère



Le centre hospitalier Antoine-Béclère, 157, rue de la Porte-de-Trivaux, a été construit en 1971 par les architectes J. Vial et Henry Pottier. La surface du bâti est de 58.130 m². En 1973 ont été ouverts les centres de maternité et de pédiatrie néonatale de réputation nationale. L'hôpital, qui a une capacité d'accueil de 500 lits, est divisé en quatre services accompagnés d'annexes médicales et hôtelières. D'importants travaux d'agrandissement sont actuellement conduits par l'architecte Brigit de Kosmi.

ATELIERS, ARCHITECTES et ARTISTES

mentionnés dans l'ouvrage

- ARP Jean (1886-1966), *sculpteur*, p.56.
AUZELLE Robert (1913-1983), *architecte*, p.11, 72, 73.
AVY Joseph-Marius (1871-1939), *peintre*, p.51.
- BACLER d'ALBE Louis-Albert-Guillain (1761-1848), *peintre et dessinateur*, p.6.
BARBAUD Raymond (1860-1927), *architecte*, p.68.
BARBE Jacques, *sculpteur*, p.15.
BARILLET Louis (1880-1948), *peintre verrier*, p.70.
BARRET Alexandre (1863-1921), *architecte*, p.60.
BATTAGLIA Mathieu (actif entre 1894-1922), *peintre*, p.34.
BAUHAIN Édouard (1864-1930), *architecte*, p.68.
BAZAINE Jean (né en 1904), *peintre*, p.33.
BEAUDOIN Eugène (1898-1983), *architecte*, p.73.
BECK Andràs (né en 1911), *sculpteur*, p. 81.
BESDEL Eugène, *architecte*, p.53.
BICHI, *atelier de mosaïque*, p.68.
BIGOT, *atelier de céramique*, p.50.
BIGOT Raymond (1872-1953), *menuisier, ébéniste et aquarelliste*, p.50.
BILLECOCQ André (né en 1902), *architecte*, p.23.
BING Samuel (1838-1905), *atelier de décoration Art Nouveau*, p.48 et 50.
BLANCHARD-PASCAUD J., *peintre ?*, p.49.
BLANCHARD Jules (1832-1916), *sculpteur*, p.69.
BOBIN Prosper (1844-1924), *architecte*, p.27 et 28.
BONNARDOT A., *dessinateur*, p.15.
BOSSU Antonin (1879-?), *peintre*, p.3 et 33.
BOURGEOIS Charles, *sculpteur*, p.54.
- CALKA Maurice, *sculpteur*, p.72.
CARTIER Eugène, *peintre*, p.33.
CELLERIN L-Emmanuel, *architecte*, p.52.
CHABIN Henri (actif entre 1868-1895), *peintre verrier*, p.69.
CHAMPIN Jean-Jacques (1796-1860), *peintre*, p. 6.
CHAMPIGNEULLE Charles (actif entre 1869 et 1908), *peintre verrier*, p.69.
CHAMPIGNEULLE, *atelier de peinture sur verre* (actif entre 1869 et 1927), p.18 et 68.
CHARPENTIER Alexandre (1856-1909), *graveur*, p.48.
CHAURON, *architecte*, p.63.
CHERTIER-LESAGE, *atelier de fonte*, p.68.
CHICOTOT Georges, (actif entre 1880 et 1911), *peintre*, p.29.
- DAMÉ Ernest (1845-1920), *sculpteur*, p.17.
DAMIEN F-L. *architecte*, p.64.
DECHAUDAT Édouard (1895-1979), *architecte*, p.73.
DERVILLÉ et Cie, *atelier de marbrerie*, p.68.
DESPIERRE Jacques (1912-1995), *peintre*, p.35.
DOLIVET E., *sculpteur*, p.69.
DUBOIS Alphée (1831-1904), *sculpteur et graveur sur médailles*, p.69.
DUMOLIN Léonce (1866-?), *sculpteur*, p.57.
DUMONT Augustin-Alexandre dit Auguste (1801-1884), *sculpteur*, p.17 et 25.
DURENNE Antoine, *atelier de fonte d'art et d'ornement* depuis 1855, p.26.
- FARAH Samir (né en 1943), *architecte*, p.57.
FORGIA Léon (né en 1930), *architecte*, p.57.
FOYATIER Denis (1793-1863), *sculpteur*, p.69.
FRÈNE A., *sculpteur*, p.62.
- GAILLARD Eugène (1862-1933), *dessinateur, décorateur*, p.50.
GAUTHIER Charles ? (1831-1891), *sculpteur*, p.68.
GERVAISE Raymond (né en 1904), *architecte*, p.73.
GINAIN Léon (1825-1898), *architecte*, p.24 et 27.
- GIORDANO Luca (1634-1705), *peintre*, p.34.
GUIGUES Louis (actif entre 1897-1921), *sculpteur*, p.49.
- HANSSEN Théodore (1885-?), *peintre verrier*, p.70.
HARTMANN Jacques (1908-?), *sculpteur*, p.58.
- INGRAND Max (1908-1969), *peintre verrier*, p.19.
- KOSMI Brigit de (née en 1956), *architecte*, p.75.
- LACOURRÈGE R., *architecte*, p.70.
LANDOWSKI Didier (né en 1940), *fonderie d'art*, p. 57.
LE CHEVALLIER Jacques (1896-1987), *peintre verrier*, p.70.
LEFEUVRE Louis-Étienne, *sculpteur*, p.17.
LEMAIRE Georges-Henri (1853-1914), *sculpteur et graveur*, p.69.
LEQUEUX Jacques-Paul (1846-1907), *architecte*, p.8, 16 et 32.
LOTHE André (né en 1912), *architecte*, p.71.
- MAHÉ André (1908-1991), *architecte*, p.73.
MALESSET J., *atelier de fonte*, p.57.
MARME Paul (1894-1989) et Marcel (1896-?, actif jusqu'en 1940) *architectes*, p.61.
MARNEZ Louis (1856-?), *architecte*, p.44.
MASSA Georges (1862-?), *architecte*, p.65.
MERCIER-REBOUT Henri, dit Henri REBOUT (1859-?), *architecte*, p.48.
MITROFANOFF Wladimir (né en 1933), *architecte*, p.57.
MONOD Jean-Alfred (1867-?), *architecte*, p.44.
MONTROUGE *atelier* (1958-1978), *composé des architectes* : J. Renaudie (jusqu'en 1968), P. Riboulet, G. Thurnauer et J-L. Vêret, p.74.
MÜLLER Émile (1823-1889), *atelier de céramique*, p.48.
- NAISSANT Claude (1801-1879), *architecte*, p.32.
NIMIER P.-A., *peintre*, p.10.
- PAPE Jean-Constant (1865-1920), *peintre*, p.6.
PÉRONNE Jacques (1891-1968), *architecte*, p.58.
POTTIER Henry (né en 1912), *architecte*, p.75.
PRIVAT Gilbert (1892-1969), *sculpteur*, p.41.
- QUEYNOUX M.-P. (actif entre 1867 et 1880), *peintre verrier*, p.16.
- RASTOUEIX Jean-Baptiste, (1874-? actif jusqu'en 1939), *architecte*, p.8, 10, 32, 62 et 71.
RENAUD Alexis (actif entre 1831 et 1847), *orfèvre*, p.21.
RENAUDIE Jean (1925-1981), *architecte*, p.74.
RIBOULET Pierre (né en 1928), *architecte*, p.74.
ROUGEMONT Claire de, *verrier*, p.33.
ROUSSELET, *sculpteur*, p.68.
- SCHMIT-BESCH, *peintre verrier*, p.52.
- TAEUBER Sophie (1889-1943), *peintre et architecte*, p.56.
THIERRY Marie (actif entre 1853 et 1885), *orfèvre*, p.21.
THURNAUER Gérard (né en 1926), *architecte*, p.74.
THUROTTE Georges (né en 1905), *sculpteur*, p.39.
TIERCELIN Grégoire (actif entre 1873-1899), *peintre verrier*, p.16.
TINLOT Fernand (1889-?, actif jusqu'en 1925), *architecte*, p.32, 62 et 71.
TORELLI Felice (1667-1748), *peintre*, p.34.
- VAN CLEEMPUTTE Lucien (1795-1871 ?), *architecte*, p.30.
VÉRET Jean-Louis (né en 1927), *architecte*, p.74.
VERNAYRE Louis, *architecte*, p.11 et 39.
VIAL J. (né en 1921), *architecte*, p.75.
VIEUX Juste? (1847-1933) *architecte*, p.58.
- WAGON A. (Alfred ?) *architecte*, p.69.

Bibliographie sommaire

- BARBAROUX, Alexandre, *Clamart, son histoire, son bois, ses environs*, Paris, impr. Rochette, 1869.
- BOURNON, F., *État des communes de la Seine à la fin du XIXe siècle. Clamart, notice historique et renseignements administratifs*, Montévrain, d'Alembert impr., 1903.
- CARITTE, J.-M., *Clamart de 1789 à 1893*, Clamart, L. Bellenand impr., 1895.
- CHOMBART de LAUWE, P., "Aspects de la vie quotidienne dans un lotissement de la banlieue périphérique : le Petit-Clamart", dans *Paris et l'agglomération parisienne*, t.1, *L'espace social dans une grande cité*, Paris, 1952, P.U.F., p. 228-240.
- DESCHAMPS, Germaine, *Histoire de Clamart*, Clamart, éd. de l'Olivier, 1ère éd. 1943. 2e éd. 1968 ; *Liste des lieux-dits de la ville de Clamart : leur signification, leur situation*. Clamart, 1984.
- GASTOUÉ, A.-M., *Guide historique de Clamart*, Paris, A. Duval impr., 1931.
- LANCE, Madame Alcide, "Voyage historique à travers Clamart", *Bulletin de la Société des Amis de Clamart*, t.1 et 2, 1988 ; "150 ans de la gare de Clamart et de la ligne de chemin de fer Paris-Montparnasse à Versailles", *ibidem*, 1990 ; "Dictionnaire des rues de Clamart", *ibidem*, 1991 ; "Clamart d'hier et d'aujourd'hui", *ibidem*, 1992 (ouvrages dactylographiés).
- LAVALLE, Denis, "Continuité d'un goût : peintures monumentales du Seicento insérées dans quelques décors civils français de la fin du XIXe siècle", dans Actes du congrès : *La peinture italienne du XVIIe siècle et la France*, la Documentation française, 1990, p. 349-357.
- "Les Chantiers du Cardinal", numéro spécial de *L'architecture*, vol. LI, mai 1938, p. 161, 166-167.
- PEEK, John, *Inventaire des mégalithes de la France*. t.4 : région parisienne Paris, CNRS, 1975, p. 250-255, 326 et 331.
- POISSON, Georges, "Clamart", dans *Évocation du Grand Paris*. t.1, la banlieue sud, Paris, éd. de Minuit, 1956, p. 383-392.
- PRIVAT, Odette et LEFEVRE, Marie-Odile, *Gilbert Privat, sculpteur et peintre*, Édit 30, éd. des amis du musée des années 30, 1997.

Crédits photographiques :

- © Inventaire général SPADEM
Archives nationales, Fonds du Ministère de la Reconstruction (p. 72)
Bibliothèque nationale, département des Estampes (p. 9), Topo Va (p. 6)
Photographie aérienne DREIF (p. 66)
Musée de l'Île-de-France, Sceaux (p. 14 et 15)
Collection particulière du Général Pats (p. 7, 32 et 36)
Photographie aérienne N.A.I. 59740 Felleries (p. 24)

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	p. 2
Introduction	p. 3
Carte historique	p. 12
Secteur I : <i>Le centre historique</i>	p. 13
Secteur II : <i>Entre forêt et chemin de fer</i>	p. 40
Secteur III : <i>À proximité de la gare</i>	p. 60
Secteur IV : <i>Le Plateau</i>	p. 66
<i>Index des ateliers, architectes et artistes</i>	p. 76
<i>Bibliographie sommaire</i>	p. 77
Dépliant : <i>Carte de localisation et index des édifices présentés dans l'ouvrage</i>	p. 79

INVENTAIRE GÉNÉRAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES
DE LA FRANCE

Région Île-de-France. : Clamart, une ville à l'orée du bois, Hauts-de-Seine.
sous la direction de Dominique Hervier, par Laurence de Finance ;
photogr. Jean-Bernard Vialles, cart. Pascal Pissot.
1997, 82 p. ; ill. en coul. ; 30 cm
(Images du patrimoine ; ISSN 0299-1020 ; n° 164)
Dépôt légal : 3e trimestre 1997. ISBN 2-905913-19-3

*Carte de localisation et index
des édifices présentés dans l'ouvrage*

I - LE CENTRE HISTORIQUE

- 1 - Carmel de l'Incarnation, p.23
- 2 - Cours Condorcet, p.8
- 3 - Crèche Sainte-Émilie, p.10
- 4 - École maternelle Gathelot, p.10
- 5 - Église Saint-Pierre-Saint-Paul, p.14-21
- 6 - Fondation Brignole-Galliera, p.24-29
- 7 - Hôtel de ville, p.32-35
- 8 - Place Maurice-Gunsbourg, p.5, 11 et 39
- 9 - 9, rue Chef-de-Ville, p.36-37
- 10 - 8, rue Georges-Huguet, p.30
- 11 - 18, rue Taboise, p.38
- 12 - Square Maison Blanche, p.9, 30-31

II - ENTRE FORET ET CHEMIN DE FER

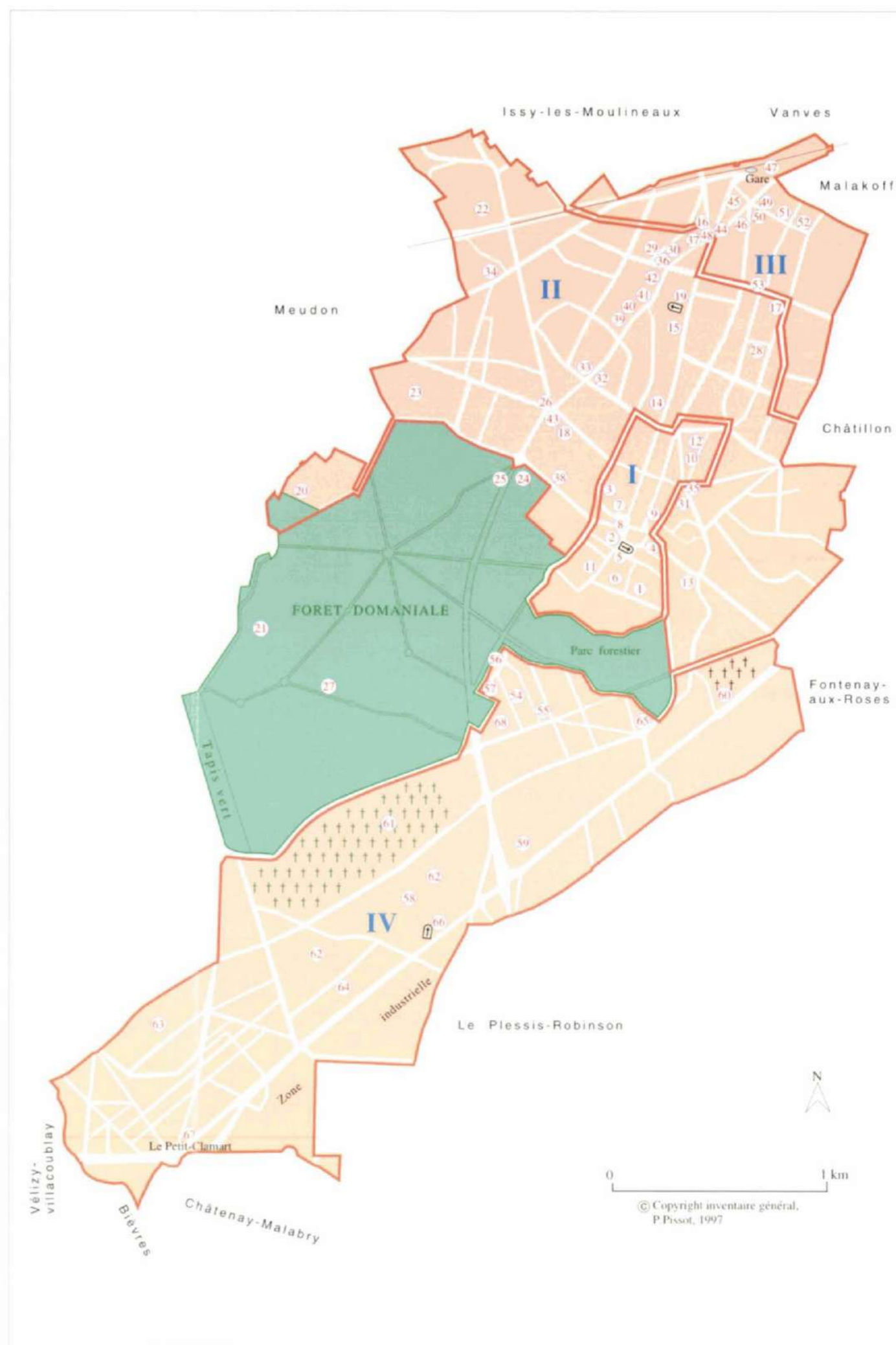
- 13 - 50, avenue Jean-Baptiste-Clément, p.55
- 14 - 69, avenue Jean-Jaurès, p.53
- 15 - 163, avenue Jean-Jaurès, p.47
- 16 - 225, avenue Jean-Jaurès, p.46
- 17 - 157, avenue Marguerite-Renaudin, p.45
- 18 - Chapelle orthodoxe, p.10
- 19 - Église Saint-Joseph, p.58-59
- 20 - Fondation Arp, p.56
- 21 - Fontaine-Sainte-Marie, p.33
- 22 - Hôpital Percy, p.57
- 23 - Maison de retraite Sainte-Émilie, p.42
- 24 - Maison forestière, p.41
- 25 - Monument aux forestiers de France, p.41
- 26 - Monument commémoratif d'Adolphe et Émilie Schneider, p.7
- 27 - la Pierre-aux-Moines, p.40
- 28 - 2, rue Adèle, p.45
- 29 - 11bis, rue Cécille-Dinant p.45
- 30 - 36, rue Cécille-Dinant, p.44 et 53
- 31 - 33, rue Chef-de-Ville, p.54
- 32 - 2, rue d'Estienne-d'Orves, p.54
- 33 - 1, rue Emmanuel-Sarty, p.54
- 34 - 112, rue de Fleury, p.46
- 35 - 3, rue Gabriel-Péri, p.55
- 36 - 11bis, rue Gambetta, p.53
- 37 - 31, rue Gambetta, p.48-51
- 38 - 12, rue de Meudon, p.53
- 39 - 33, rue du Moulin-de-Pierre, p.44
- 40 - 35/37, rue du Moulin-de-Pierre, p.44
- 41 - 45, rue du Moulin-de-Pierre, p.52
- 42 - 51, rue du Moulin-de-Pierre, p.54
- 43 - 8, rue du Président-Roosevelt, p.41

III - À PROXIMITÉ DE LA GARE

- 44 - 202, avenue Jean-Jaurès, p.64-65
- 45 - 222, avenue Jean-Jaurès, p.64
- 46 - 223, avenue Victor-Hugo, p.62 et 64
- 47 - Gare, p.60
- 48 - 26, rue Gambetta, p.64
- 49 - 1, rue Hébert, p.63
- 50 - 2, rue Hébert, p.61
- 51 - 5, rue Hébert, p.64
- 52 - 19, rue Hébert, p.61
- 53 - 26, rue Lazare-Carnot, p.61

IV - LE PLATEAU

- 54 - 10 et 10bis, avenue des Acacias, p.67
- 55 - 40, avenue Léon-Cambillard, p.67
- 56 - 22, avenue des Platanes, p.67
- 57 - 36, avenue des Platanes, p.67
- 58 - Bibliothèque "la cité de la joie", p.74
- 59 - Centre hospitalier Antoine-Béclère, p.75
- 60 - Cimetière communal, p.68-69
- 61 - Cimetière intercommunal, p.72
- 62 - Cité de la Plaine, p.73
- 63 - Cité Trivaux-La Garenne, p.66
- 64 - École élémentaire de Bretagne, p.71
- 65 - École maternelle du Jardin parisien, p.71
- 66 - Église Saint-François-de-Sales, p.70
- 67 - Gendarmerie au Petit-Clamart, p.71
- 68 - Jardin parisien, p.67



Publications sur les Hauts-de-Seine



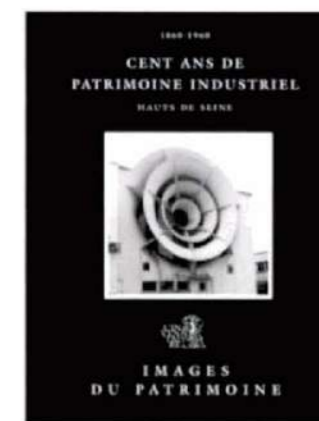
CAHIERS DE L'INVENTAIRE
N°23, Architectures du sport
Val-de-Marne, Hauts-de-Seine
1991



TOPOS 92 n°17
Revue du C.A.U.E.
Mairies et hôtels de ville
1996



VIEILLES MAISONS
FRANCAISES
Numéro spécial, n°161
Hauts-de-Seine, février 1996



IMAGES DU PATRIMOINE
n°163, Cent ans
de patrimoine industriel, 1997

A paraître

- IMAGES DU PATRIMOINE
n°166, Boulogne-Billancourt, ville d'art et d'essai, 1780-1980
(novembre 1997)

- CAHIERS DU PATRIMOINE
Les architectes des Hauts-de-Seine (1998)



Place du Garde, «Lueur»
(1979) par András Beck

En vente à la D.R.A.C. Île-de-France, Grand-Palais, Porte C, Avenue Franklin-D. Roosevelt, 75008 Paris
au C.A.U.E., 9, rue du Docteur Berger, 92330 Sceaux

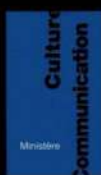
Regarder, analyser, faire connaître et conserver le patrimoine culturel d'une commune c'est offrir aux générations futures la mémoire de leur ville.

Depuis les hautes futaies de la forêt jusqu'à la gare, du rond-point du Petit-Clamart au centre ville, de l'ancien hameau de Fleury au plateau des Roisis, les rues de Clamart constituent pour le promeneur comme pour l'habitant un livre d'images, ouvert sur des siècles d'histoire, d'architecture, et d'arts appliqués. L'étude méthodique menée par Laurence de Finance, historienne de l'art, et les photographies de Jean-Bernard Vialles portent un regard nouveau sur cette ville construite à l'orée du bois.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres de chaque région.



Direction régionale
des affaires culturelles
Île-de-France



Prix : 140 F